



La Contre-Réforme Catholique au XXI^e siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

N° 162 - Avril 2016

Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard

Mensuel. Abonnement : 30 €

VRAIE ET FAUSSE MISÉRICORDE



NOTRE-DAME DE FATIMA

REINE DE MISÉRICORDE

À Tuy, en Espagne, où sœur Marie-Lucie remplissait au couvent des Doroathées « les charges les plus rebutantes », écrit le chanoine Formigao, elle était « une source d'édification pour tous par sa profonde humilité et par sa stricte observance de la Règle ».

Le 13 juin 1929, elle fut favorisée d'une théophanie trinitaire, « *merveille dont on ne trouve pas la semblable dans l'histoire de l'Église, depuis la vision de saint Paul sur le chemin de Damas* », écrit l'abbé de Nantes, notre Père.

Son récit est une page d'Évangile :

« J'avais demandé et obtenu la permission de mes supérieures et de mon confesseur de faire une heure sainte de 11 heures à minuit, dans la nuit du jeudi au vendredi de chaque semaine. »

Cette pratique était inspirée par les demandes du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie.

« Me trouvant seule une nuit dans la chapelle, je m'agenouillai tout près de la table de communion, au milieu, pour réciter, prosternée, les prières de l'Ange. Me sentant fatiguée, je me relevai et continuai à les réciter les bras en croix. La seule lumière était la pâle lueur de la lampe du sanctuaire.

« Soudain, toute la chapelle s'éclaira d'une lumière surnaturelle et, sur l'autel, apparut une croix de lumière qui s'élevait jusqu'au plafond.

« Dans une lumière plus claire, on voyait sur la partie supérieure de la Croix, une face d'homme, avec un corps jusqu'à la ceinture. Sur sa poitrine une colombe, de lumière plus intense, et, cloué à la croix, le corps d'un autre homme. Un peu en dessous de la ceinture de celui-ci, suspendu en l'air, on voyait un Calice et une grande Hostie sur laquelle tombaient quelques gouttes de sang qui coulaient sur les joues du Crucifié et d'une blessure à la poitrine. Coulant sur l'Hostie, ces gouttes tombaient dans le calice.

« Sous le bras droit de la Croix se tenait Notre-Dame avec son Cœur Immaculé dans la main. C'était Notre-Dame de Fatima avec son Cœur Immaculé dans la main gauche, sans épée ni roses, mais avec une couronne d'épines et des flammes.

« Sous le bras gauche de la Croix, de grandes lettres, comme d'une eau cristalline qui aurait coulé au-dessus de l'autel, formaient ces mots : "GRÂCE ET MISÉRICORDE".

« Je compris que m'était montré le mystère de la très Sainte Trinité, et je reçus sur ce mystère

des lumières qu'il ne m'est pas permis de révéler. » (frère François, *SŒUR LUCIE CONFIDENTE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE*, p. 204)

LA GRÂCE ET LA MISÉRICORDE

La description de Lucie nous met en présence du « *mystère de la Très Sainte Trinité* », un seul Dieu en trois Personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, joint à celui de l'Incarnation du Fils de Dieu fait homme, avec son corps « *cloué à la croix* », né de la Vierge Marie, « *avec son Cœur Immaculé dans la main* ».

Sans prétendre aux « *lumières* » particulières dont Lucie fut favorisée, cette description suffit à nous offrir la contemplation du mystère central de notre sainte religion, non le plus élevé, celui de Dieu, mais celui de l'Évangile, « *Bonne Nouvelle* » de l'adoption divine et de la rémission des péchés, de la GRÂCE et de la MISÉRICORDE répandues par le Christ dans son Église, par la médiation du Cœur Immaculé de Marie sur toute créature.

LA GRÂCE.

À l'origine, Adam et Ève possédaient la Justice et la Grâce qui les faisaient images de Dieu, ses enfants par adoption. Ils étaient donc bons et enclins à la vertu. Ils jouissaient de la vraie liberté, qui consiste à pouvoir ne pas pécher, mais non pas à ne pas pouvoir pécher.

Après le péché, la Croix du Christ est au centre de l'apparition divine ; celle-ci introduit la voyante au cœur de l'Action éternelle qui se développe dans le temps de notre histoire, réitérant la rencontre de Jésus et de sa Mère sur le Calvaire, vécue une fois, mais commémorée un nombre infini de fois dans le Saint-Sacrifice de la messe pour en répandre la GRÂCE sur tous les hommes.

La « *grâce* » est un don surnaturel de Dieu, ainsi nommé parce qu'il est tout à fait immérité, *gratuit*, et qu'il revêt l'âme de la beauté et bonté de Dieu même, de sa *grâce* en la rendant image de Dieu, resplendissante de sa divine beauté.

Jésus-Christ, Verbe fait chair, est vraiment tout empreint dans son âme et dans son corps d'homme de la « *grâce* » de sa divine Personne. En se faisant notre frère jusque dans le partage de notre « *misère* » sur la Croix, jusque dans l'expiation de nos crimes auxquels il n'avait pris aucune part, en versant son Sang, il nous a ouvert le torrent divin de cette « *grâce* », purifiante, sanctifiante, symbolisée par l'eau et le sang

jaillis de son Cœur transpercé et arrosant la terre pour nous communiquer sa « GRÂCE sanctifiante », sa vie, sa sainteté, faisant de nous ses propres “frères”, fils adoptifs de son Père, temples vivants du Saint-Esprit.

LA MISÉRICORDE.

Résumant la pensée de saint Bonaventure, notre Père écrit : « La Croix du Christ est le dévoilement du mystère du Cœur, de son Cœur, du Cœur de Dieu.. » (CRC n° 127, mars 1978, p. 7)

Après la chute de nos premiers parents, Dieu reprend son œuvre de grâce, par miséricorde, révélation de son Divin Cœur chanté par l'EXSULTET de la veillée pascale : « Ô admirable grandeur de la tendresse de Dieu pour nous ! Ô inestimable dilection de son amour ! Ô nécessaire péché d'Adam, heureuse faute ! Ô Sainte Colère d'un Dieu Sauveur ! »

Elle frappe durement, mais c'est pour fléchir les cœurs orgueilleux, rebelles à sa loi. Malheur à qui ne se laisse pas vaincre par son éclat, car le jour vient où toute colère s'éteindra dans le jugement de la Justice éternelle : *Dies iræ, dies illa !* L'admirable pédagogie divine n'aurait plus de sens, cette Colère ne serait que feinte et donnerait à rire de Dieu si nous n'étions réellement menacés d'un châtement immense, éternel.

« Au soir du Vendredi saint, passé le voile, ayant quitté la scène du monde, Jésus se hâte vers les Enfers, et le *bon larron* le suit de près, ne voulant point s'en séparer. Et l'autre, le *mauvais larron* ? Sont-ils venus lui serrer la main en riant ? Allons, c'est fini, réconcilions-nous ! Inconcevable comédie. L'ont-ils laissé tomber dans l'abîme, sans un regard ? ou pis : Allez, maudit, au feu éternel ! Impossible tragédie. Alors ? » (CRC n° 128, avril 1978, p. 5)

La réponse à cette question exige de nous éloigner à tout jamais de l'utopie d'une universelle fraternité et du salut de tous. La foi, la foi catholique elle-même, professe le « Jugement des vivants et des morts », suffisamment évocateur de Ciel et d'Enfer éternels. Mais en ultime remède à notre apostasie, Notre-Dame de Fatima a montré l'enfer, en grand secret, le 13 juillet 1917, à Lucie, François et Jacinthe.

Et sœur Lucie n'a reçu qu'en 1941 la permission de divulguer cette vision terrifiante, au milieu de l'enfer de la Deuxième Guerre mondiale :

« Notre-Dame ouvrit de nouveau les mains, comme les deux derniers mois. Le reflet de la lumière parut pénétrer la terre et nous vîmes comme un océan de feu. Plongés dans ce feu nous voyions les démons et les âmes des damnés. »

« Celles-ci étaient comme des braises transparentes, noires ou bronzées, ayant formes humaines. »

Elles flottaient dans cet incendie, soulevées par les flammes qui sortaient d'elles-mêmes, avec des nuages de fumée. Elles retombaient de tous côtés, comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de frayeur. C'est à la vue de ce spectacle que j'ai dû pousser ce cri : “Aïe !” que l'on dit avoir entendu de moi. Les démons se distinguaient des âmes des damnés par des formes horribles et répugnantes d'animaux effrayants et inconnus, mais transparents comme de noirs charbons embrasés.

« Ce que je dis ici de cette vision, ajoute sœur Lucie, n'en donne qu'une faible idée. »

Elle précisera au Père Umberto Pasquale :

« Ce qui m'est resté le plus gravé dans l'esprit et le cœur, ce fut la tristesse de cette Dame lorsqu'elle nous montra l'enfer ! Si la vision de l'enfer avait duré un instant de plus, nous serions morts de peur et d'épouvante. Cependant, une chose m'a encore plus impressionnée, ce fut l'expression douloureuse du regard de Notre-Dame ! Si je vivais mille ans, je la conserverais toujours gravée dans mon cœur. »

Reprenons le récit de ses MÉMOIRES :

« Effrayés, et comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers Notre-Dame qui nous dit avec bonté et tristesse :

« Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. »

« Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix. »

« La guerre va finir. Mais si l'on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI, en commencera une autre pire. Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père. » (frère François, SŒUR LUCIE, p. 73)

L'HORREUR DE L'ENFER

« Il y a ceux qui n'en prennent pas leur parti, et il y a ceux qui se sont fait une raison de l'enfer... des autres. » (CRC n° 128, p. 6)

Au lendemain du 13 juillet 1917, « enfin seuls, dans le silence de la lande toute desséchée par les ardeurs du soleil, les enfants laissaient s'écouler les heures, absorbés par le souvenir de la Dame, si belle, mais si triste, si triste... »

Les chants joyeux de Lucie et de Jacinthe, le fifre de François ne venaient plus rompre le silence de la campagne. En l'espace d'un an, comme tout

avait changé pour eux !... D'abord les apparitions de l'Ange, puis les apparitions et les révélations de la Vierge Marie, surtout la plus récente, avaient opéré une métamorphose complète dans leurs âmes ingénues.

Assis sur une pierre ou sur l'herbe, ils se répétaient les moindres particularités des grands événements dont ils avaient été les témoins.

« À quoi penses-tu en ce moment, demanda un jour Lucie à sa cousine, en remarquant son visage voilé de tristesse.

– *Je pense à l'enfer et aux pauvres pécheurs. L'enfer !... L'enfer !... Que j'ai pitié des âmes qui vont en enfer ! Et dire qu'il y a là des gens vivants, qui brûlent comme du bois dans le feu !... Oh, Lucie ! pourquoi Notre-Dame ne montre-t-elle pas l'enfer aux pécheurs ? S'ils le voyaient, ils ne feraient plus de péchés, pour ne pas y aller !* »

Et comme Lucie restait silencieuse, embarrassée par la question :

« Oh, Lucie, reprit-elle un peu contristée, pourquoi n'as-tu pas dit à Notre-Dame de montrer l'enfer à tous ces gens ?

– *J'ai oublié.*

– *Moi aussi, j'ai oublié* », ajouta Jacinthe, désolée.

Alors la petite, s'agenouillant sur le sol, joignit les mains et répéta les paroles que la Sainte Vierge leur avait apprises :

« Ô mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés ! Préservez-nous du feu de l'enfer ! Attirez au Ciel toutes les âmes, principalement celles qui en ont le plus besoin. »

De temps en temps, comme en sortant d'un songe, elle interpellait son frère et sa cousine :

« Oh, Lucie ! Oh, François ! venez prier avec moi ! »

Et les trois enfants unissaient leurs voix, tremblantes et innocentes, pour demander pardon pour les pécheurs.

Chez Jacinthe, ce n'était pas seulement le cœur qui s'émouvait à la pensée des pécheurs. La raison s'efforçait aussi de chercher la cause d'un si terrible châtement.

« Oh, Lucie ! disait-elle, quels sont les péchés que font ces gens pour aller en enfer ?

– *Je ne sais pas ; peut-être de ne pas aller à la Messe le dimanche, de voler, de dire de vilaines choses, d'injurier les autres, de jurer...*

– *Ainsi, pour une mauvaise parole, ils vont en enfer ?*

– *Bien sûr, c'est un péché !*

« Mais qu'est-ce que cela leur coûterait de se taire, ou d'aller à la Messe ?... Que les pécheurs me font pitié ! Ah, si je pouvais leur montrer l'enfer ! »

Quelquefois, soudainement, elle s'accrochait à sa grande cousine et disait :

« *Je vais aller au Ciel. Mais toi qui vas rester ici, si Notre-Dame le permet, dis à tous ces gens comment est l'enfer, afin qu'ils ne commettent plus de péchés et qu'ils n'y aillent pas.* »

D'autres fois, après avoir réfléchi un moment, elle disait :

« *Tant de monde qui tombe en enfer ! Tant de monde en enfer !* »

Lucie la rassurait : « *N'aie pas peur, tu iras au Ciel.*

– *Oui, j'irai*, répondait-elle paisiblement, *mais je voudrais que tous ces gens y aillent aussi.* »

Les joues rondes de Jacinthe se creusaient peu à peu. Son joli visage s'amenuisait, mais par contraste, ses yeux noirs brillaient d'un éclat surnaturel.

« Jacinthe, rapporte sa cousine, était très impressionnée par certaines révélations contenues dans le secret. Il en était réellement ainsi : la vision de l'enfer l'avait horrifiée à un tel point que toutes les pénitences et les mortifications lui semblaient insuffisantes pour arriver à préserver quelques âmes de l'enfer. »

Quelqu'un demanda un jour à Lucie :

« Comment se fait-il que Jacinthe, si petite, ait pu être possédée d'un tel esprit de mortification et de pénitence ? »

– *Il me semble que ce fut d'abord par une grâce spéciale que Dieu a voulu lui accorder par l'intermédiaire du Cœur Immaculé de Marie, mais aussi parce qu'elle a vu l'enfer et le malheur des âmes qui y tombent. Certaines personnes, même pieuses, n'aiment pas parler de l'enfer aux enfants, afin de ne pas les effrayer. Mais Dieu n'a pas hésité à le montrer à trois enfants, dont l'une avait à peine sept ans, et il savait bien qu'elle en serait terrifiée, jusqu'à se consumer de frayeur, j'ose le dire.* »

Jacinthe était comme saisie de vertige et remplie d'une immense pitié pour les misérables pécheurs. Ce qui l'étonnait le plus, c'était l'éternité. Même en train de jouer, de temps à autre, elle demandait :

« *Mais voyons, après tant et tant d'années, l'enfer ne finira pas encore ? Et ces gens qui sont là, à brûler, ne meurent pas ? Ils ne deviennent pas des cendres ? Et si nous prions beaucoup pour les pécheurs, Notre-Seigneur ne les délivrera pas ? Et avec les sacrifices non plus ?* »

Et Lucie de fournir toujours la réponse du catéchisme, accablante, mais vraie :

« *Non, jamais, jamais ! L'enfer est éternel.*

– *Oh ! les pauvres !* se lamentait Jacinthe ! *Il nous faut beaucoup prier et faire des sacrifices pour eux. Comme Elle est bonne cette Dame ! Elle nous a déjà promis de nous emmener au Ciel !* »

Depuis que Notre-Dame avait appris aux enfants à offrir leurs sacrifices à Jésus, chaque fois qu'ils décidaient d'en faire un, ou qu'ils avaient à souffrir une épreuve, Jacinthe demandait à sa cousine :

« *As-tu déjà dit à Jésus que c'était pour Son amour ?* »

Si Lucie répondait « *Non* », Jacinthe reprenait :

« *Alors, je le Lui dirai, moi.* »

Et, joignant les mains, elle levait les yeux au ciel et disait :

« *Ô Jésus, c'est pour votre amour et pour la conversion des pécheurs.* » (sœur Françoise, *FRANCISCO ET JACINTA, SI PETITS... ET SI GRANDS !* p. 157-160)

Jacinthe passait aussi des heures à méditer sur les fins dernières et continuait à vivre par la pensée, prophétiquement, les terribles châtements prédits dans le grand Secret du 13 juillet 1917. Lucie raconte :

« La vision de l'enfer, le malheur de tant d'âmes qui y tombent, la guerre future, dont les horreurs lui paraissaient présentes, la faisaient trembler de peur. Lorsque je la voyais très pensive, je lui demandais :

– *Jacinthe, à quoi penses-tu ?*

« Et, très souvent, elle me répondait :

– *À cette guerre qui va venir, à tant de gens qui vont mourir et presque tous vont en enfer ! Quel malheur ! S'ils cessaient d'offenser Dieu, il n'y aurait pas de guerre, et ils n'iraient pas en enfer ! Beaucoup de maisons seront détruites et beaucoup de prêtres tués. Vois ! Moi, je vais au Ciel, et toi quand tu verras, la nuit, cette lumière dont Notre-Dame nous a dit qu'elle viendrait avant la guerre, sauve-toi aussi Là-Haut !*

– *Tu ne vois pas qu'on ne peut pas fuir vers le Ciel ?*

– *C'est vrai ! Tu ne peux pas. Mais ne crains rien, au Ciel je prierai beaucoup pour toi, pour le Saint-Père, pour le Portugal, pour que la guerre ne vienne pas jusqu'ici, et aussi pour tous les prêtres... Écoute, sais-tu ? Notre-Seigneur est triste, Notre-Dame nous a dit de ne plus L'offenser, qu'Il était déjà trop offensé. Et personne n'en fait cas. On continue à commettre les mêmes péchés. »*

Le sérieux avec lequel Jacinthe prononça ces paroles s'imprima pour toujours dans le souvenir de Lucie. Celle-ci donnera cette précision poignante :

« *Mes cousins François et Jacinthe se sont beaucoup sacrifiés parce qu'ils ont toujours vu la Très Sainte Vierge très triste en toutes ses Apparitions. Elle n'a jamais souri avec nous et cette tristesse, cette angoisse que nous remarquons chez Elle, à cause des offenses envers Dieu et des châtements qui menacent les pécheurs, pénètre notre âme et nous ne savions qu'inventer en notre petite imagination enfantine comme moyens pour prier et faire des sacrifices... Ce qui sanctifia également mes cousins, fut la vision de l'enfer... »*

« L'enfer, la guerre, les persécutions à venir contre les prêtres et le Saint-Père, les sacrifices que Jacinthe offrait à Jésus pour convertir les pécheurs et réparer leurs fautes, étaient autant de secrets dont elle ne

pouvait s'ouvrir qu'auprès de sa chère Lucie... qu'elle allait bientôt quitter pour toujours, afin de rejoindre François au Ciel. » (*FRANCISCO ET JACINTA* p. 362-363)

LA DÉVOTION RÉPARATRICE

SALUT DES ÂMES

Comme promis, Notre-Dame est venue chercher François et Jacinthe pour les emmener au Ciel. Lucie reste seule. Elle entre chez les sœurs dorothées à Tuy en Espagne et poursuit son postulat à Pontevedra du 26 octobre 1925 au 19 juillet 1926.

« *Alors que je traversais un océan d'angoisses, raconte-t-elle, la chère Mère du Ciel daigna venir de nouveau à la rencontre de sa pauvre fille, à qui elle avait promis sa protection spéciale.*

« *C'était le 10 décembre 1925. J'étais dans ma chambre, quand elle s'illumina tout à coup ; c'était la lumière de la chère Mère du Ciel qui venait avec Jésus Enfant sur une nuée lumineuse. Notre-Dame, comme si Elle voulait m'inspirer du courage, posa doucement sa main maternelle sur mon épaule droite, en me montrant en même temps son Cœur Immaculé entouré d'épines, qu'elle tenait dans l'autre main.*

« *L'Enfant-Jésus me dit : "Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère, couvert des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer."*

« *Ensuite la très Sainte Vierge me dit : "Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme."*

« *Après cette grâce, comment pouvais-je me soustraire au plus petit sacrifice que Dieu voudrait me demander ? Pour consoler le Cœur de ma chère Mère du Ciel, je serais contente de boire jusqu'à la dernière goutte le calice le plus amer.*

« *Je désirais souffrir tous les martyres pour offrir réparation au Cœur Immaculé de Marie, ma chère Mère, et lui retirer une à une toutes les épines qui le déchirent, mais je compris que ces épines sont le symbole des nombreux péchés qui se commettent contre son Fils, et se communiquent au Cœur de sa Mère. Oui, parce que par eux beaucoup d'autres de ses fils se perdent éternellement. »*

Lucie fit connaître la demande de Notre-Dame au confesseur de la maison, don Lino Garcia, qui lui « ordonna de tout écrire, et de garder ces écrits, dont on pourrait avoir besoin ». Cependant, pour sa part, il préféra demeurer dans l'expectative.

De plus, dans son désir de satisfaire personnellement à la requête de Notre-Dame, Lucie était très contrariée de ne pas pouvoir se confesser le samedi : les confessions des dorotheés de Pontevedra avaient lieu un autre jour de la semaine.

Mère Magalhaes, qui était gagnée à la cause de Fatima et prête à se conformer aux désirs du Ciel, lui demanda alors de raconter les faits à son confesseur de l'Asilo de Vilar, le chanoine Pereira Lopes, qui émit des réserves et posa des questions. Lucie lui répondit en lui confiant ses pensées depuis le 10 décembre :

« Quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu que je ne pouvais pas encore répondre aux désirs de la Sainte Vierge, je me suis sentie un peu triste. Mais je me suis tout de suite rendu compte que les désirs de la très Sainte Vierge étaient que je vous obéisse.

« Je me suis tranquillisée et, le lendemain, quand j'ai reçu Jésus à la communion, je lui ai lu votre lettre et je lui ai dit : *Ô mon Jésus ! Moi, avec votre grâce, la prière, la mortification et la confiance, je ferai tout ce que l'obéissance me permettra et ce que vous m'inspirerez ; le reste, faites-le vous-même.*

« Je suis restée comme cela jusqu'au 15 février. Ces jours-là ont été pour moi une continuelle mortification intérieure. Je me demandais si cela avait été un rêve ; mais je savais bien que non : je pensais que cela avait été vraiment la réalité. Mais comment, moi, qui avais si mal correspondu aux grâces reçues jusque-là, comment Notre-Seigneur daignait-il m'apparaître de nouveau ?

« Le jour où je devais aller me confesser approchait, et je n'avais pas la permission d'en parler ! »

Don Garcia avait probablement ordonné à Lucie de ne plus lui parler de cette apparition.

« Le dirai-je à la Mère supérieure ? Mais, pendant la journée, mes occupations ne me le permettaient pas et, le soir, elle souffrait de maux de tête. Et alors, craignant de manquer de charité, je pensais : *Cela sera pour demain ; je vous offre ce sacrifice, ô ma Mère chérie.* Et ainsi, les jours se sont succédé, jusqu'aujourd'hui. »

La scène qui suit, on devrait dire la mise en scène, est d'un charme incomparable, tout divin en vérité, qui rappelle l'extraordinaire familiarité du "Jésus de Thérèse" avec Thérèse de Jésus au couvent de l'Incarnation d'Avila.

Les deux actes se déroulent dans le jardin du couvent de Pontevedra. « C'était comme le Bien-Aimé du *Cantique des cantiques*, l'Époux divin venant rencontrer sa petite épouse dans son jardin fermé », dira l'abbé de Nantes qui y faisait pèlerinage le 14 mai 2000. « Rien n'y manquait, il y avait le palmier, un bel oranger, chargé d'oranges et beaucoup étaient par terre, un citronnier. »

Lisons le récit de Lucie :

« Le 15 février 1926, j'étais très occupée par mon emploi, et je ne songeais presque pas à l'apparition du 10 décembre précédent. J'allais vider une poubelle en dehors du jardin.

« Au même endroit, quelques mois auparavant, j'avais rencontré un enfant à qui j'avais demandé s'il savait l'*AVE MARIA*. Il m'avait répondu que *oui*, et je lui avais demandé de me le réciter, pour l'entendre. Mais comme il ne se décidait pas à le dire seul, je l'avais récité trois fois avec lui. À la fin des trois *AVE MARIA*, je lui ai demandé de le dire seul. Comme il restait silencieux et ne paraissait pas capable de le dire seul, je lui demandais s'il connaissait l'église de Sainte-Marie. »

La basilique Sainte-Marie-Majeure est proche du couvent, et la Très Sainte Vierge y est honorée par de nombreuses statues ainsi que par des autels qui lui sont dédiés.

« L'enfant répondit que *oui*. Je lui dis alors d'y aller tous les jours et de prier ainsi : *Ô ma Mère du Ciel, donnez-moi votre Enfant-Jésus !* Je lui appris cette prière, et je m'en allais.

« Le 15 février, en revenant comme d'habitude pour vider une poubelle en dehors du jardin, j'y trouvai un enfant qui me parut être le même, et je lui dis alors :

« *As-tu demandé l'Enfant-Jésus à notre Mère du Ciel ?*

« L'Enfant se tourna vers moi et me dit :

– *Et toi, as-tu révélé au monde ce que la Mère du Ciel t'a demandé ?*

« Et, ayant dit cela, il se transforma en un enfant resplendissant. Reconnaisant alors que c'était Jésus, je lui dis :

« *Mon Jésus ! Vous savez bien ce que m'a dit mon confesseur dans la lettre que je vous ai lue. Il disait qu'il fallait que cette vision se répète, qu'il y ait des faits pour permettre de croire, et que la Mère supérieure ne pouvait pas, elle toute seule, répandre la dévotion dont il était question.*

– *C'est vrai que la Mère supérieure, toute seule, ne peut rien, mais avec ma grâce, elle peut tout. Il suffit que ton confesseur te donne l'autorisation et que ta supérieure le dise pour que l'on croie, même sans savoir à qui cela a été révélé.*

– *Mais mon confesseur disait dans sa lettre que cette dévotion ne faisait pas défaut dans le monde, parce qu'il y a déjà beaucoup d'âmes qui Vous reçoivent chaque premier samedi, en l'honneur de Notre-Dame et des quinze mystères du Rosaire.*

– *C'est vrai, ma fille, que beaucoup d'âmes commencent, mais peu vont jusqu'au bout et celles qui persévèrent le font pour recevoir les grâces qui y sont promises. Les âmes qui font les cinq premiers samedis avec ferveur et dans le but de faire réparation au Cœur de ta Mère du Ciel me plaisent davantage que celles qui en font quinze, tièdes et indifférentes.*

– *Mon Jésus ! Bien des âmes ont de la difficulté à se confesser le samedi. Si vous permettiez que la confession dans les huit jours soit valide ?*

– *Oui. Elle peut être faite même au-delà, pourvu que les âmes soient en état de grâce le premier samedi lorsqu'elles me recevront et que, dans cette confession antérieure, elles aient l'intention de faire ainsi réparation au Sacré Cœur de Marie.*

– *Mon Jésus ! Et celles qui oublieront de formuler cette intention ?*

– *Elles pourront la formuler à la confession suivante, profitant de la première occasion qu'elles auront de se confesser.*

« Aussitôt après, il disparut sans que je sache rien d'autre des désirs du Ciel jusqu'aujourd'hui. Quant aux miens, ils sont que dans les âmes s'allume la flamme de l'amour divin, et que, grandissant dans cet amour, elles consolent beaucoup le Saint Cœur de Marie. Du moins j'ai le désir, quant à moi, de consoler beaucoup ma bonne Mère du Ciel, en souffrant beaucoup pour son amour. » (frère François, SŒUR LUCIE, p. 176-180)

CONSOLER NOTRE-DAME

Désormais, Lucie ne fut, de son propre aveu, « jamais aussi heureuse que le premier samedi ». Dans sa correspondance, elle ne perd pas une occasion de faire connaître la dévotion réparatrice :

« Voici ma manière de faire les méditations sur les mystères du Rosaire, les premiers samedis : Premier mystère, l'Annonciation de l'ange Gabriel à Notre-Dame. Premier préambule : me représenter, voir et entendre l'Ange saluer Notre-Dame avec ces paroles : "Je vous salue Marie, pleine de grâce". Deuxième préambule : je demande à Notre-Dame qu'elle infuse dans mon âme un profond sentiment d'humilité.

« Premier point : Je méditerai la manière dont le Ciel proclame que la Très Sainte Vierge est pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes et destinée à être la Mère de Dieu.

« Deuxième point : L'humilité de Notre-Dame se reconnaissant et se disant l'esclave du Seigneur.

« Troisième point : Comment je dois imiter Notre-Dame dans son humilité, quelles sont les fautes d'orgueil et de superbe par lesquelles j'ai le plus l'habitude de déplaire à Notre-Seigneur, et quels sont les moyens que je dois employer pour les éviter, etc.

« Le deuxième mois, je fais la méditation du deuxième mystère joyeux. Le troisième, du troisième et ainsi de suite, en suivant la même méthode pour méditer. Quand j'ai terminé ces cinq premiers samedis, j'en commence cinq autres et je médite les mystères douloureux, ensuite les glorieux, et quand je les ai terminés, je recommence les joyeux. » (frère François, SŒUR LUCIE, p. 187-188)

Elle insiste sur l'intention avec laquelle la communion des premiers samedis doit être accomplie : pour « réparer les offenses faites à la Très Sainte Vierge qui affligent son Cœur Immaculé ». Et quelles sont ces offenses ?

La réponse se trouve dans celle que fit sœur Lucie à une question posée par le Père Gonçalves en 1930. Celui-ci demandait :

« Pourquoi cinq samedis et non neuf, ou sept, en l'honneur des douleurs de Notre-Dame ?

« Me trouvant dans la chapelle avec Notre-Seigneur une partie de la nuit du 29 au 30 de ce mois de mai 1930, et parlant à Notre-Seigneur de ces questions, je me sentis soudain possédée plus intimement par la divine présence et, si je ne me trompe, voici ce qui m'a été révélé :

« Ma fille, le motif en est simple. Il y a cinq espèces d'offenses et de blasphèmes proférés contre le Cœur Immaculé de Marie :

– *Les blasphèmes contre l'Immaculée Conception.*

– *Les blasphèmes contre sa Virginité.*

– *Les blasphèmes contre sa Maternité divine, en refusant en même temps de la reconnaître comme Mère des hommes.*

– *Les blasphèmes de ceux qui cherchent publiquement à mettre dans le cœur des enfants l'indifférence ou le mépris, ou même la haine à l'égard de cette Mère Immaculée.*

– *Les offenses de ceux qui l'outragent directement dans ses saintes images.*

« Voilà, ma fille, le motif pour lequel le Cœur Immaculé de Marie m'a inspiré de demander cette petite réparation et, en considération de celle-ci, d'éprouver ma miséricorde pour pardonner aux âmes qui ont eu le malheur de l'offenser. Quant à toi, cherche sans cesse, par tes prières et tes sacrifices, à éprouver ma miséricorde à l'égard de ces pauvres âmes. » (ibid., p. 209)

« PARATONNERRE » DU PORTUGAL

Le 2 octobre 1926, Lucie reçut l'habit des novices et le nom de sœur Marie-Lucie des Douleurs. Dans le rapport de la commission canonique du procès des apparitions, le chanoine Formigao écrivait : « Lucie de Jésus, fleur des champs, devenue tendre fleur du cloître, sera vraiment un paratonnerre élevé sur cette malheureuse terre du Portugal, – autrefois patrie de héros et de saints –, pour désarmer la colère divine provoquée par les fautes individuelles et par les folies collectives, et afin de mériter des torrents abondants et sans cesse renouvelés de pardon, de grâce et de miséricorde, pour cet abîme insondable d'iniquités. » (*ibid.*, p. 184)

Dès son noviciat à Tuy, sœur Lucie opérait des miracles. Nous avons des témoignages circonstanciés sur la guérison subite de *Teresinha do Menimo-Jesus*, *Petite Thérèse de l'Enfant-Jésus*, fille d'Aristides de Sousa Mendes, consul du Portugal à Vigo.

Le 9 janvier 1928, à l'âge de trois ans, « *Teresinha tomba malade. Elle souffrait, raconte son père, d'un furoncle à la lèvre supérieure. Le cinquième ou sixième jour, deux abcès apparurent dans le dos, l'un à la hauteur du rein gauche, l'autre dans la région lombaire inférieure.* » Les médecins consultés diagnostiquèrent chez cette enfant de trois ans une infection purulente à streptocoques. « *Les tumeurs étaient très profondes et mettraient du temps à mûrir avant que l'on puisse les percer à la lancette. Cependant, la petite qui, depuis le début, avait une fièvre intense avec délire, souffrait maintenant de douleurs horribles.* » Au bout de cinq semaines, la tumeur supérieure, devenue énorme, parut présenter les conditions qu'il fallait pour être opérée. Hélas ! l'intervention chirurgicale n'arrangea rien. De plus, « *la tumeur inférieure se mit à atteindre un volume plus grand que celui de la tumeur supérieure et l'enflure se propagea dans la jambe droite, jusqu'au genou* ».

Comme ses sœurs allaient à l'école chez les dorothées de Tuy, Lucie apprit la grave maladie de l'enfant. Elle dit alors à ses parents de ne pas s'inquiéter, que Teresinha allait guérir.

« *Ce fut à ce moment-là, écrit son père, qu'il se passa un phénomène inexplicable pour nous. Pendant la nuit, et contrairement à ce que prévoyait le docteur, tout disparut : la fièvre, la tumeur, l'enflure de la jambe. Quand, au matin, nous vîmes notre fille, quelques heures auparavant si défigurée et enfiévrée, et maintenant sans trace des maux qui, pendant trois mois, l'avaient tourmentée, nous en fûmes véritablement stupéfaits ! Teresinha riait et disait qu'elle voulait aller par terre.* » Le médecin n'en fut pas moins surpris. Le docteur de Sousa

concluait : « *Il convient de dire tous nos remerciements aux dorothées. Je crois que ce furent elles qui obtinrent tout par leurs prières.* »

« Si mon père, témoignait sa fille Isabelle, n'a pas fait allusion à sœur Lucie, c'est parce que sur la demande de la Mère supérieure nous devions garder secrète sa résidence à Tuy, et c'est pourquoi mon père remercia sœur Lucie de son intervention en nommant toutes les dorothées. » (*ibid.*, p. 186-187)

Après avoir rendu visite à sœur Lucie à Tuy, le chanoine Formigao écrivait à sœur Cecilia, cofondatrice des Sœurs réparatrices de Notre-Dame des Douleurs de Fatima : « La petite est toujours la même, comme vous l'avez connue. Elle est douée d'une simplicité et d'une humilité admirables. Quelle profonde piété, à la fois remarquable et si joyeuse ! Quel extraordinaire esprit d'obéissance ! Quel amour du sacrifice et de la mortification ! La veille, alors qu'elle avait déjà terminé sa retraite, j'ai été l'unique personne à qui l'on accorda la permission de lui parler et d'être seul à seule avec elle. Ce furent des heures d'ineffable joie spirituelle ! Je ne les oublierai jamais. »

La confidente du Cœur Immaculé de Marie lui avait offert une image de Notre-Dame sur laquelle elle avait écrit : « *Je prie pour faire connaître et aimer le Cœur Immaculé de notre très sainte Mère et pour qu'on lui fasse réparation.* » De plus, pour Antonia Formigao, la sœur du chanoine, elle avait noté sur une autre image : « *Je prie pour aimer beaucoup le Cœur Immaculé de notre très sainte Mère et pour que je parvienne à le consoler.* »

Sœur Lucie demeurait donc très préoccupée par sa mission divine et elle regretta de n'avoir pu en parler à Mgr da Silva le jour de ses vœux.

« *Cela a été un sacrifice que notre Bon Dieu peut seul comprendre, lui écrivait-elle. Lui seul sait ainsi entrelacer les épines avec les pétales des plus ravissantes fleurs : qu'il en soit béni et que s'accomplisse, toujours et en tout, sa très sainte volonté.* »

Remplir sa mission auprès d'autorités de l'Église qui négligeaient et négligeront ses requêtes, lui fut toute sa vie une lourde croix.

Le chanoine Formigao écrivait encore : « J'avais déjà su, il y a quelques mois, par une lettre de la maîtresse des novices, qu'elle avait été l'objet d'une nouvelle révélation. Voici de quoi il s'agit :

« *Notre-Seigneur est profondément mécontent des offenses commises contre sa très Sainte Mère et il ne peut plus les supporter davantage. À cause de ces péchés, de ces outrages et blasphèmes, qui font tant souffrir son Cœur de Fils très aimant, beaucoup d'âmes sont tombées en enfer. Et d'autres sont en danger de se perdre : Notre-Seigneur promet de les sauver, dans la*

mesure où l'on pratiquera cette dévotion, avec le but de faire réparation au Cœur Immaculé de notre très Sainte Mère.» (*ibid.*, p.196-198)

DIEU AIME LA RUSSIE

Trois mois avant la révolution bolchevique, Notre-Dame de Fatima dit aux trois pastoureaux, le 13 juillet 1917 :

« La guerre va finir. Mais si l'on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI, en commencera une autre pire. Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père.

« Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties.

« À la fin mon Cœur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacra la Russie qui se convertira, et il sera donné au monde un certain temps de paix. Au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi. » (*ibid.*, p. 74)

Lucie et Jacinthe étaient sûres d'avoir entendu « *no reinado de Pie XI, sous le règne de Pie XI* ». Mais elles ignoraient ce que voulait dire le mot *Pie XI*. Sœur Lucie le dira au Père Jongen en 1946 : « *Nous ne savions pas alors ce que signifiait un roi ou un pape, ou Pie XI. Mais la Sainte Vierge a bien parlé de Pie XI.* »

Quant à « *la Russie* » les enfants crurent que c'était le nom « *d'une méchante femme que Notre-Dame voulait convertir*, écrivait Lucie au cardinal Kœnig en 1996, et c'est avec cette pensée que nous avons longtemps offert à Dieu nos prières et nos sacrifices pour la conversion de la Russie. Un jour, François nous demanda si la Russie n'était pas l'âne d'un voisin parce qu'on l'appelait la " Russe ". Je rejetai cette idée et nous continuâmes à croire que la Russie était une méchante femme. » (*ibid.*, p. 75-76)

À Tuy, le 13 juin 1929, Lucie, alors âgée de vingt-deux ans, entend Notre-Dame lui dire :

« Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les évêques du monde, la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. Elles sont si nombreuses les âmes que la justice de Dieu condamne pour des péchés commis contre moi, que je viens demander réparation. Sacrifie-toi à cette intention et prie. » (*ibid.*, p. 205)

Où l'on voit que les deux requêtes de la consécration de la Russie et de la communion réparatrice ne font qu'un " commandement " de Marie. Et d'ailleurs, en mai 1930, sœur Lucie avertit le Père Gonçalves qu'elles doivent être adressées conjointement au Pape lui-même :

« *Il me semble que le Bon Dieu, au fond de mon cœur, insiste auprès de moi pour que je demande au Saint-Père l'approbation de la dévotion réparatrice, que Dieu lui-même et la très Sainte Vierge ont daigné demander en 1925. Au moyen de cette petite dévotion, ils veulent donner la grâce du pardon aux âmes qui ont eu le malheur d'offenser le Cœur Immaculé de Marie.*

« *Si je ne me trompe, le Bon Dieu promet de mettre fin à la persécution en Russie si le Saint-Père daigne faire, et ordonne aux évêques du monde catholique de faire également, un acte solennel et public de réparation et de consécration de la Russie aux très saints Cœurs de Jésus et de Marie, et si Sa Sainteté promet, moyennant la fin de cette persécution, d'approuver et de recommander la pratique de la dévotion réparatrice indiquée ci-dessus.* » (*ibid.*, p. 208)

Mgr da Silva rencontra Lucie au couvent de Tuy le 28 août 1930. Elle lui parla de la consécration de la Russie mais, malgré ses instances, Mgr da Silva n'entreprit aucune démarche pour communiquer les demandes divines au Saint-Père. Cependant, la consécration du Portugal au Cœur Immaculé de Marie, accomplie le 13 mai 1931 à Fatima par le patriarche de Lisbonne, en présence du nonce apostolique, de tous les évêques portugais ou de leurs représentants, et de trois cent mille fidèles, procura le triomphe de ce Cœur Immaculé sur le pays qui se redressait depuis 1917 : en 1932, Antonio de Oliveira Salazar fut élu président du Conseil et commença à restaurer l'État dans ses grandes fonctions, tandis que l'Espagne courait à l'abîme, en accomplissement des châtiments annoncés dans le Secret du 13 juillet 1917. « *Les erreurs de la Russie* » se répandaient dans toute la péninsule, sauf à Lisbonne.

En août 1931, à Rianjo, Notre-Seigneur se plaignit à sœur Lucie :

« *Ils n'ont pas voulu écouter ma demande !... Comme le roi de France, ils s'en repentiront, et ils le feront, mais ce sera tard. La Russie aura déjà répandu ses erreurs dans le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Le Saint-Père aura beaucoup à souffrir.* » (*ibid.*, p. 213)

La victoire du *Frente popular* aux élections espagnoles du 16 février 1936, avec cent dix-huit députés de plus que la droite, fut suivie d'une vague sanglante de terrorisme rouge. En quatre mois, cent soixante églises furent entièrement détruites et deux

cent cinquante très endommagées. Dans les rues, les manifestants défilaient, drapeaux rouges déployés, aux cris répétés de *Viva Rusia!* À Madrid, des religieuses furent lynchées.

Le Père Gonçalves s'alarmait de la tournure des événements. C'est alors que sœur Lucie lui rapporta, le 18 mai 1936, de nouvelles révélations, expliquant le dessein divin pour notre temps :

« Quant à l'autre question, s'il convient d'insister pour obtenir la consécration de la Russie ? Je réponds à peu près de la même manière que j'ai répondu les autres fois. Je regrette que cela ne soit pas déjà fait, mais Dieu lui-même qui l'a demandée l'a ainsi permis. »

« S'il convient d'insister ? Je ne sais pas. Il me semble que si le Saint-Père la faisait maintenant, Notre-Seigneur l'accepterait et accomplirait sa promesse ; et sans aucun doute il ferait ainsi plaisir à Notre-Seigneur et au Cœur Immaculé de Marie. »

« D'une manière intime, j'ai parlé à Notre-Seigneur de ce sujet et, il y a peu de temps, je lui demandais pourquoi il ne convertirait pas la Russie sans que Sa Sainteté fasse cette consécration :

« Parce que, dit Notre-Seigneur, je veux que toute mon Église reconnaisse cette consécration comme un triomphe du Cœur Immaculé de Marie, afin d'étendre ensuite son culte et placer, à côté de la dévotion à mon Divin Cœur, la dévotion à ce Cœur Immaculé. »

– Mais, mon Dieu, le Saint-Père ne me croira pas, si vous ne le mouvez vous-même par une inspiration spéciale.

– Le Saint-Père ! Priez beaucoup pour le Saint-Père. Il la fera, mais ce sera tard. Cependant le Cœur Immaculé de Marie sauvera la Russie, elle lui est confiée. »

Sœur Lucie évoquait ensuite l'actualité, c'est-à-dire les persécutions provoquées par les erreurs de la Russie : *« Ici, nous sommes dans l'attente du jour où l'on nous ordonnera de fermer la maison. »*

Elle ajoutait dans un *post-scriptum* : *« Quant au Mexique, à l'Espagne et à la France, vous savez qu'ils ne sont pas inclus dans la promesse. Il faudra compter sur la générosité de la miséricorde divine. »* (*ibid.*, p. 231)

En mars 1937, l'évêque adressa enfin une supplique au pape Pie XI qui, hélas ! ne fit aucun cas des demandes de l'Immaculée.

« J'ai beaucoup de peine, écrira Lucie, de ce que, malgré la motion du Saint-Esprit, on ait laissé passer l'occasion de faire la consécration de la Russie. Notre-Seigneur s'en plaint aussi. En considération de cet acte, il aurait apaisé sa justice et épargné au monde le fléau de la guerre que, depuis l'Espagne, la Russie suscite parmi les nations. » (*ibid.*, p. 232)

« UNE BATAILLE DÉCISIVE »

Au lendemain de la divulgation du “troisième secret” de Notre-Dame de Fatima, le 26 juin 2000, le cardinal Bertone révéla que sœur Lucie, entrée au Carmel en 1948, s'y trouvait pour ainsi dire prisonnière, étant mise au secret depuis 1955. Cette mesure répondait aux avertissements donnés par la religieuse au Père Ricardo Lombardi, jésuite italien fondateur du mouvement *POUR UN MONDE MEILLEUR*. Celui-ci racontait dans le journal de la Cité du Vatican, *L'OSSERVATORE DELLA DOMENICA*, du 7 février 1954, comment, ayant obtenu de l'évêque de Coïmbre « la permission de faire une brève visite à sœur Lucie », il lui demanda :

« Dites-moi si le mouvement POUR UN MONDE MEILLEUR est la réponse de l'Église aux paroles de la Vierge ? »

– Mon Père, me répondit-elle, certainement cette grande rénovation est nécessaire. Si l'humanité ne cherche pas à se parfaire, étant donné la façon dont elle se comporte à présent, une partie limitée seulement du genre humain sera sauvée.

– Croyez-vous vraiment que beaucoup vont en enfer ? Personnellement, j'espère que Dieu sauvera la plus grande partie de l'humanité. J'ai même écrit un livre auquel j'ai donné pour titre : “LE SALUT DE CEUX QUI N'ONT PAS LA FOI”.

– Mon Père, nombreux sont ceux qui se damnent.

– Il est certain que le monde est une sentine de vices et de péchés. Mais il y a toujours un espoir de salut.

– Non, mon Père, beaucoup, beaucoup se perdront.” » (*ibid.*, p. 349)

La publication de ces paroles souleva une tempête en Italie. C'est alors que « le Saint-Office a interdit à la voyante d'accorder des entretiens et de propager ses écrits », rapporte le cardinal Bertone, comme si ses propos étaient de sa propre initiative, et non pas du Ciel ! Autant dire que la Sainte Vierge était interdite de parole dans l'Église ! Aussi sœur Lucie pouvait-elle dire au Père Umberto Pasquale, « que le monde n'a pas encore reçu le message de Fatima ».

Pourtant, quarante ans après les apparitions, un ultime avertissement fut donné au monde, aussitôt relayé par l'abbé de Nantes, notre Père, dans ses “*LETTRES À MES AMIS*”.

Le 26 décembre 1957, le Père Augustin Fuentes, qui se préparait à devenir le postulateur des causes de béatification de François et de Jacinthe, eut le privilège de s'entretenir longuement avec sœur Lucie.

Le 22 mai 1958, après son retour au Mexique, au cours d'une conférence à la maison-mère des sœurs missionnaires du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de

Guadalupe, il rapporta leur entretien. Le compte rendu en fut publié, précise le Père Alonso, « dans son texte original espagnol et dans une version anglaise, avec toutes les garanties d'authenticité et toutes les garanties hiérarchiques, parmi lesquelles figurait celle de Mgr Venancio, le nouvel évêque de Fatima ».

Voici la traduction du texte original :

« Je veux vous raconter seulement la dernière conversation que j'ai eue avec elle, le 26 décembre de l'an passé. Je l'ai rencontrée dans son monastère, très triste, pâle, émaciée. Elle me dit :

« Mon Père, la très Sainte Vierge est bien triste, car personne ne fait cas de son message, ni les bons, ni les mauvais. Les bons continuent leur chemin, mais sans faire cas du message. Les mauvais, ne voyant pas tomber sur eux actuellement le châtiment de Dieu, continuent leur vie de péché sans se soucier du message. Mais croyez-moi, Père, Dieu va châtier le monde et ce sera d'une manière terrible. Le châtiment céleste est imminent.

« Que manque-t-il, Père, pour 1960 et qu'arrivera-t-il alors ? Ce sera bien triste pour tous, nullement réjouissant si auparavant le monde ne prie pas et ne fait pas pénitence. Je ne peux donner d'autres détails puisque c'est encore un Secret. Seuls le Saint-Père et Mgr l'évêque de Leiria pourraient le savoir, de par la volonté de la très Sainte Vierge, mais ils ne l'ont pas voulu pour ne pas être influencés. C'est la troisième partie du message de Notre-Dame qui restera secrète jusqu'à cette date de 1960.

« Dites-leur, Père, que la très Sainte Vierge, plusieurs fois, aussi bien à mes cousins François et Jacinthe qu'à moi-même, nous a dit que beaucoup de nations disparaîtront de la surface de la terre, que la Russie sera l'instrument du châtiment du Ciel pour le monde entier si nous n'obtenons pas auparavant la conversion de cette pauvre nation.

« Le démon est en train de livrer une bataille décisive avec la Vierge, et comme il sait ce qui offense le plus Dieu et qui, en peu de temps, lui fera gagner le plus grand nombre d'âmes, il fait tout pour gagner les âmes consacrées à Dieu, car de cette manière il laisse le champ des âmes sans défense, et ainsi il s'en emparera plus facilement.

« Dites-leur aussi, Père, que mes cousins François et Jacinthe se sont sacrifiés parce qu'ils ont toujours vu la très Sainte Vierge très triste en toutes ses apparitions. Elle n'a jamais souri avec nous et cette tristesse, cette angoisse, que nous remarquions chez elle, à cause des offenses à Dieu et des châtiments qui menacent les pécheurs, pénétrait notre âme et nous ne savions qu'inventer en notre petite imagination enfantine comme moyens pour prier et faire des sacrifices.

« L'autre chose qui sanctifia les enfants vint de la vision de l'enfer. Voilà pourquoi, Père, ma mission n'est pas d'indiquer au monde les châtiments matériels qui arriveront certainement si, auparavant, le monde ne prie pas et ne fait pas pénitence. Non. Ma mission est d'indiquer à tous l'imminent danger où nous sommes de perdre notre âme à jamais si nous restons obstinés dans le péché.

« N'attendons pas que vienne de Rome un appel à la pénitence de la part du Saint-Père pour le monde entier ; n'attendons pas non plus qu'il vienne de nos évêques dans leur diocèse, ni non plus des congrégations religieuses. Non. Notre-Seigneur a déjà utilisé bien souvent ces moyens et le monde n'en a pas fait cas. C'est pourquoi, maintenant, il faut que chacun de nous commence lui-même sa propre réforme spirituelle. Chacun doit non seulement sauver son âme mais aussi toutes les âmes que Dieu a placées sur son chemin.

« La très Sainte Vierge ne m'a pas dit que nous sommes dans les derniers temps du monde, mais je l'ai compris pour trois raisons :

« La première parce qu'elle m'a dit que le démon est en train de livrer une bataille décisive avec la Vierge, et une bataille décisive est une bataille finale où l'on saura de quel côté est la victoire, de quel côté la défaite. Aussi, dès à présent, ou nous sommes à Dieu ou nous sommes au démon ; il n'y a pas de moyen terme.

« La deuxième, parce qu'elle a dit, aussi bien à mes cousins qu'à moi-même, que Dieu donnait les deux derniers remèdes au monde : le saint Rosaire et la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, et ceux-ci étant les deux derniers remèdes, cela signifie qu'il n'y en a pas d'autres.

« Et, troisième raison, parce que toujours dans les plans de la divine Providence, lorsque Dieu va châtier le monde, il épuise auparavant tous les autres recours. Or, quand il a vu que le monde n'a fait cas d'aucun, alors, comme nous dirions dans notre façon imparfaite de parler, il nous offre avec une certaine crainte le dernier moyen de salut, sa très Sainte Mère. Car si nous méprisons et repoussons cet ultime moyen, nous n'aurons plus le pardon du Ciel, parce que nous aurons commis un péché que l'Évangile appelle le péché contre l'Esprit-Saint, qui consiste à repousser ouvertement, en toute connaissance et volonté, le salut qu'on nous offre.

« Souvenons-nous que Jésus-Christ est un très bon Fils et qu'il ne permet pas que nous offensions et méprisions sa très Sainte Mère. Nous avons comme témoignage évident l'histoire de plusieurs siècles de l'Église qui, par des exemples terribles, nous montre comment Notre-Seigneur Jésus-Christ a toujours pris la défense de l'honneur de sa Mère.

« Il y a deux moyens pour sauver le monde : la prière et le sacrifice. Et donc, il y a le saint Rosaire. Regardez, Père ! la très Sainte Vierge, en ces derniers temps que nous vivons, a donné une efficacité nouvelle à la récitation du Rosaire. De telle façon qu'il n'y a aucun problème, si difficile soit-il, temporel ou surtout spirituel, se rapportant à la vie personnelle de chacun de nous, de nos familles, que ce soient des familles qui vivent dans le monde ou des communautés religieuses, ou bien à la vie des peuples et des nations, il n'y a aucun problème, dis-je, si difficile soit-il, que nous ne puissions résoudre par la prière du saint Rosaire. Avec le saint Rosaire, nous nous sauverons, nous nous sanctifierons, nous consolerons Notre-Seigneur et nous obtiendrons le salut de beaucoup d'âmes.

« Et donc, ayons la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, notre très Sainte Mère, en la considérant comme le siège de la clémence, de la bonté et du pardon, et comme la porte sûre pour entrer au Ciel. »

LE PÈRE FUENTES DÉSAVOUÉ.

La relation du Père Fuentes parut au Portugal le 22 juin 1959 dans le quotidien royaliste *A VOZ* après avoir été publiée au Mexique, puis aux États-Unis. Son article suscita une violente réaction de la curie épiscopale de Coïmbre qui publia, dix jours après, le 2 juillet, un démenti prétendument de la voyante elle-même :

« L'évêché de Coïmbre est autorisé à déclarer que sœur Lucie ayant dit, jusqu'à présent, tout ce qu'elle voulait et devait dire sur Fatima, et qu'on peut trouver dans les livres publiés sur Fatima, n'a rien dit de nouveau et, en conséquence, n'a autorisé personne à publier, tout au moins depuis février 1955, quoi que ce soit de nouveau qu'on puisse lui attribuer au sujet de Fatima. »

Ainsi le Père Fuentes était-il publiquement accusé d'avoir inventé les propos qu'il lui attribuait. Pourtant, remarquera plus tard le Père Alonso, expert officiel de Fatima, « ce que disait le Père Fuentes dans le texte authentique de sa conférence à la communauté religieuse mexicaine correspond certainement, pour l'essentiel, à ce qu'il avait entendu de Lucie, au cours de sa visite du 26 décembre 1957 ».

Néanmoins, personne au Portugal, et moins encore à Rome, ne dénonça publiquement le caractère mensonger du démenti de la curie de Coïmbre, parce que les fallacieuses théories du Père Dhanis contre le témoignage de la voyante y avaient peu à peu désorienté les esprits. Elles avaient jeté le discrédit sur sœur Lucie et donc sur les révélations de Fatima. Les réfutations documentées et décisives de ces théories, publiées par le Père Hubert Jongen et par deux jésuites portugais, les Pères Gonzaga

da Fonseca et Agostinho Veloso, n'avaient guère rencontré d'échos favorables (*ibid.*, p. 352-356).

Ainsi l'abbé de Nantes, fut-il le seul à discerner les manœuvres développées pour verrouiller toutes les communications du Ciel avec les pauvres humains : « Le diable travaille à faire prévaloir dans l'Église cette idée, qui lui est si favorable, que les Cauchons l'emportent en autorité, en science et en grâce sur les Pucelles. Et qu'ils jugent en maîtres de ce qu'ils ont à faire, passant sous leur toise les envoyés de Dieu et n'étant soumis eux-mêmes à aucun jugement, ni de Dieu ni des hommes. » (*ibid.*, p. 357)

Il ne pouvait mieux dire. Pie XII mourut le 9 octobre 1958. Le cardinal Roncalli était élu Pape et prenait le nom de Jean XXIII le 28 octobre. Après avoir décidé de convoquer le concile Vatican II et pris connaissance des visions du Secret de Notre-Dame de Fatima dans sa troisième partie, il déclara : « Cela ne concerne pas les années de mon pontificat. » La vérité, aujourd'hui bien connue, est que la demande de Notre-Dame de consécration de la Russie à son Cœur Immaculé, contredisait son grand dessein de paix mondiale, *PACEM IN TERRIS*, par l'entente avec Moscou conclue en vue du concile Vatican II : le silence des Pères sur le communisme en contrepartie de la présence des "observateurs" russes invités à assister au Concile ! Nonobstant toute pétition contraire, telle celle des 450 Pères réclamant en septembre 1965 la condamnation du communisme.

Le 11 octobre 1962, dès son discours d'ouverture, Jean XXIII appliquait les clauses du pacte conclu avec le diable en condamnant la vision prophétique du troisième Secret, prenant ainsi le parti de l'Adversaire de l'Immaculée :

« Il nous semble nécessaire de dire notre complet désaccord avec ces prophètes de malheur qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin. »

Ces paroles condamnaient l'abbé de Nantes, alors curé de Villemaur, qui envoyait le texte du Père Fuentes à tous les abonnés de sa *LETTRÉ À MES AMIS* auxquels il écrivait le 1^{er} janvier 1962 :

« L'Église, qui souffre persécution depuis le commencement, se heurte en notre temps à la plus formidable puissance démoniaque qu'elle ait jamais rencontrée. »

Tandis que Lucie était séquestrée dans son carmel et réduite au silence, lui demeurait libre de se faire le héraut des avertissements de Notre-Dame en écho à certains Pères, dont le cardinal Wyszynski, demandant la consécration du monde y compris la Russie au Cœur Immaculé de Marie, en 1964.

C'est alors que le démon inventa un nouveau stratagème... en Pologne !

SŒUR FAUSTINE

CONTRE SŒUR LUCIE

par frère Bruno de Jésus-Marie.

AU terme d'une enquête de plusieurs années, le Saint-Office a prononcé sa sentence le 6 mars 1959 : « Qu'il soit rendu public que la suprême sacrée congrégation du Saint-Office, après avoir examiné les prétendues visions et révélations de sœur Faustine Kowalska, de l'institut de Notre-Dame de la Miséricorde, décédée en 1938 près de Cracovie, a décidé ce qui suit :

« 1. Il faut interdire la diffusion des images et des écrits qui présentent la dévotion à la divine Miséricorde dans les formes proposées par ladite sœur Faustine.

« 2. Il est requis de la prudence des évêques de faire disparaître lesdites images qui ont éventuellement déjà été exposées au culte. »

Fausse mystique, apôtre d'une "miséricorde" d'illusion avant le concile Vatican II, sœur Faustine devient, après le concile Vatican II, une vraie sainte, mondialement connue, au-dessus de tout soupçon. Sœur Faustine c'est la miséricorde, et la miséricorde c'est sœur Faustine, la sainte que le cardinal Karol Wojtyła a fait sortir du *shéol* de l'Index (1978), et

que le même, devenu le pape Jean-Paul II, a béatifiée en 1993 puis canonisée en l'an 2000.

Que s'est-il donc passé dans l'Église de Dieu pour que ses plus hautes instances doctrinales en viennent à permettre toutes les manifestations d'un culte qu'elles avaient condamné quelques années auparavant ?

Le 15 avril 1978, la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi émettait la Notification suivante :

« Cette Sacrée Congrégation, vu les nombreux documents originaux qui n'étaient pas connus en 1959, tenant compte du profond changement intervenu dans les circonstances et de l'avis de beaucoup d'évêques polonais, déclare que les prohibitions contenues dans ladite notification n'obligent plus. »

Le livre, publié par Ewa K. Czackowska (EKC), *SŒUR FAUSTINE, BIOGRAPHIE D'UNE SAINTE* (éd. Salvator, 2014), est un ouvrage de référence : son auteur prétend faire, en quatre cents pages, toute la lumière sur sœur Faustine et l'origine de ses révélations, ainsi que sur le rôle de celui qui a contribué à les promouvoir, Karol Wojtyła, le futur pape Jean-Paul II.

UNE MYSTÉRIEUSE CLARTÉ

Hélène Kowalska est née le 25 août 1905 à Glogowiec en plein cœur de la Pologne, troisième enfant d'un foyer de petits propriétaires. Eux, leurs six filles et deux garçons furent, selon l'expression même de leur curé, « des catholiques très ordinaires ».

Stanislas, le père, menuisier de son état, possédait cependant une instruction au-dessus de la moyenne. Helena fut sa fille préférée ; il lui apprit à lire, et elle dévora avec avidité de très nombreux livres religieux : « Elle faisait connaître à des enfants du village différentes choses, le plus souvent des vies de saints et des prières. » (EKC, p. 31-33) Elle avait en effet une étonnante facilité pour retenir ce qu'elle lisait et le raconter.

VISIONS ET VOCATION.

« Dès son plus jeune âge, Helena vivait des expériences spirituelles extraordinaires. Elle avait des visions. Elle racontait par exemple à ses frères et sœurs qu'elle voyait dans ses rêves Notre-Dame. Elle la voyait belle, se promenant dans les jardins du Paradis. »

La nuit, elle réveille sa mère en lui disant qu'elle a vu un « *éclat de lumière* ».

« Où vois-tu ça petite sotte ? T'as des hallucinations, et après tu causes ?

« C'est ainsi que sa mère la réprimandait. Et pourtant Helena continuait à se réveiller la nuit, à s'asseoir sur son lit et à prier. Et sa mère réagissait en lui disant : "Tu te lèves tout le temps, au lieu de dormir, tu vas devenir folle. Dors !

– Eh non, répondait Helena, je pense que c'est un ange qui me réveille comme ça pour que je ne dorme pas, mais pour que je prie." » (EKC, p. 33)

Ensuite, Helena demandait à sa mère de la laisser dormir un peu pendant la journée : « Et la mère n'a pas toujours été d'accord "parce que dans une famille nombreuse, il y avait toujours du travail à faire". »

Le dimanche, notre adolescente refusait parfois d'aider sa mère à la cuisine et se mettait à l'écart pour lire un missel. « Maman, ne te fâche pas, parce que Jésus aurait été encore plus fâché si je ne l'avais pas fait. »

« Dès l'âge de sept ans, raconte-t-elle, je perçus l'appel définitif du Seigneur, la grâce de la vocation à la vie religieuse. Pour la première fois, j'entendis en moi la voix de Dieu, c'est-à-dire l'invitation à une vie plus parfaite ; mais je n'ai pas toujours été obéissante à cette invitation de la grâce. Je n'ai rencontré personne qui aurait pu m'expliquer ces choses. » (*PETIT JOURNAL*, éd. Apostolat de la Miséricorde divine, 2010, § 7)

Il y avait tout de même son curé à qui elle aurait pu ouvrir son âme. Mais Helena, jugeant « que cela n'était pas matière à traiter durant la confession, est restée seule avec ses expériences. » (EKC, p. 34)

La jeune fille souffrait cruellement d'être pauvre, et ne s'y résigna pas. Elle quitta la maison pour aller travailler parce « qu'elle n'avait pas de vêtements pour le dimanche, que sa robe n'était pas présentable » (EKC, p. 38). Cette jeune adolescente devint si « présentable », elle avait si bien effacé toute trace de sa pauvre origine sociale, qu'elle faillit ne plus trouver à s'employer : « Je ne voulais pas l'accepter comme domestique, parce qu'elle était tellement bien habillée, trop bien habillée pour une employée de maison. » (EKC, p. 56)

En 1921, Helena travaille comme aide-domestique à la boulangerie des Bryszewski, dans la petite ville d'Aleksandrow près de Lodz. C'est là qu'elle voit de nouveau « l'éclat de lumière » :

« La clarté était si intense qu'Helena, effrayée, pensait que c'était un incendie. Elle commença à crier que la cour était en flammes (selon une version) ou que les entrepôts avaient pris feu (selon une autre version). Occupés à ce moment-là à mettre le pain au four, les travailleurs de la boulangerie se précipitèrent pour regarder, mais ils ne virent rien. Inquiets pour l'état mental d'Helena, les Bryszewski ont appelé un médecin qui lui a prescrit un médicament contre les maux de tête. Ils ont par ailleurs averti les parents que leur fille était devenue folle.

« Les Kowalski ont alors envoyé leur fille aînée Jozefa pour qu'elle vérifie ce qui se passait. Jozefa a bien retenu ces paroles qu'elle a eu du mal à obtenir d'Helena : “J'ai vu une clarté. Dis cela, que maman ne s'inquiète pas. Je ne suis pas folle, mais je n'en dirai pas plus. Je ne resterai pas ici bien longtemps.” » (EKC, p. 48-49)

Helena eut d'autres visions de cette « clarté » à Aleksandrow. Elle en parle à sa mère, mais toujours pas à son curé.

DÉPART POUR VARSOVIE.

Ses parents s'opposant à son entrée au couvent, la jeune fille se laisse aller aux « vanités de la vie », comme elle l'avouera elle-même plus tard.

L'oncle Michal Rapacki l'aide à trouver du travail, mais constate son instabilité : « *Quand l'organisation et la façon de travailler dans une maison ne lui plaisaient pas, elle s'en allait ailleurs.* »

Quel “esprit” la conduit ? on ne peut pas ne pas se poser la question à la lecture de son *PETIT JOURNAL* (600 pages) rédigé dix ans plus tard. Helena rapporte le reproche que Jésus lui aurait adressé un soir qu'elle dansait au bal : « *Jusqu'à quand vas-tu me décevoir ?* » Bouleversée, elle se rendit à la cathédrale, et là, devant le Très Saint-Sacrement, elle tomba les bras en croix : « *Je demandai au Seigneur qu'il daigne me faire connaître ce que je dois faire.* »

– *Pars tout de suite pour Varsovie, là tu entreras au couvent.* » (PJ, 9)

Alors, « elle pleura à chaudes larmes, “elle a tremblé de tout son corps”, se rappelait Stanislaw Rapacka, la femme de Michal. Helena a acheté à son oncle “un peu de vodka (*sic*) et des gâteaux” et elle lui a demandé de la conduire à la gare. » (EKC, p. 64-65)

À Varsovie, Helena ne connaissait personne.

Une fois arrivée, « *quand je vis que chacun des passagers prenait sa route, la frayeur me saisit : Que faire ? Où m'adresser ?* » Elle raconte dans son *PETIT JOURNAL* que la Sainte Vierge lui est venue en aide, en lui indiquant tel village pour y passer la nuit, mais chez qui ? Sa biographe se perd dans les reconstitutions d'itinéraire...

Sur le conseil de sa Voix, elle ouvre son âme à un prêtre, c'est la première fois, et celui-ci la recommande à une jeune mère de famille, Aldona Lipszyc, qui la reçoit chez elle.

Cependant, Helena en avait reçu l'ordre : elle *doit* entrer au couvent, et dans un couvent qui accepte une jeune fille sans dot.

C'est le cas des sœurs de Notre-Dame de la Miséricorde. La congrégation de la *Divine Mère de la Miséricorde*, selon son appellation officielle, était dite encore “des Madeleines”, car vouée à la réhabilitation des femmes de mauvaise vie. La fondatrice, une princesse, Sulkowska Potocka, apparentée à la famille du cardinal Sapieha, avait été en France se former auprès de Thérèse-Agathe Rondeau, qui dirigeait une œuvre semblable à Laval. Depuis 1862, ces religieuses, à force de sagesse et de dévouement héroïque, jugulaient ce qui était alors en Pologne un fléau social.

Lorsque la supérieure du couvent de Varsovie aperçoit Helena, celle-ci ne lui fait pas bonne impression : « *À cause de son aspect extérieur un peu négligé, je me suis dit : “Ce n'est pas pour nous.”* » Néanmoins, par charité, mère Moraczewska l'accepte dans la congrégation.

VOUS AVEZ DIT : “VERTU HÉROÏQUE” ?

Le 1^{er} août 1925, Helena est reçue en communauté dans le chœur des sœurs converses, puis elle est affectée aux travaux de la cuisine. Sœur Sabina Tronina raconte : « Helena me demandait souvent dans la journée : “Sœur, je voudrais aller à la chapelle.” Parfois, je n’étais pas d’accord. Helena était fort déçue, parce que, selon elle, le temps que les postulantes et les sœurs pouvaient consacrer à la prière était trop limité. » (EKC, p. 83)

Aldona Lipszyc, venue la visiter, rapporte ses confidences : « Elle se lamentait notamment du règlement qui l’obligeait à garder le silence et à marcher lentement ; elle disait qu’elle ne pouvait se défendre lorsqu’on lui reprochait injustement quelque chose. Elle m’a raconté aussi qu’elle avait été humiliée en présence de tous, qu’elle avait été punie pour quelque chose qu’elle n’avait pas fait. » (EKC, p. 86)

Lors de sa prise d’habit, le 30 avril 1926, au moment où les religieuses quittent la chapelle pour revêtir leur nouvel habit religieux, elle s’effondre. Ce ne sera pas la dernière fois : « Sœur Klemensa Buczek dut aider Faustine à mettre son habit. » Celle-ci paraissait absente. « Je lui ai dit : “Helena, il faut se dépêcher.” Helena s’est évanouie. J’ai couru chercher de l’eau de Cologne pour qu’elle retrouve connaissance... Plus tard, je me moquais d’elle en disant que c’était le signe qu’elle regrettait le monde. »

Dans son *PETIT JOURNAL*, sœur Faustine expliquera cette faiblesse ainsi : « Dieu me fit connaître combien je devais souffrir. »

Les souvenirs de mère Irena Krzyzanowska, la supérieure de sœur Faustine à Wilno en 1929, et à Cracovie à partir de 1936, paraissent ne laisser voir aucune ambiguïté :

« Elle s’est présentée à moi comme une sœur sérieuse, déjà formée dans la vie spirituelle. Il m’était agréable de voir son calme au travail, elle savait passer du travail aux exercices spirituels, interrompant les tâches auxquelles elle vaquait pour pratiquer ces derniers. J’ai remarqué dans un premier temps que de fréquentes visites dans la chapelle l’absorbaient ; certaines sœurs, surchargées, murmuraient : “Il est agréable d’aller voir le Seigneur Jésus et de nous laisser travailler.” Dès que je lui eus recommandé de tâcher d’aider et de soulager les sœurs, je ne fus plus jamais amenée à lui en parler. »

Cependant, de nombreux témoignages confirment que sœur Faustine s’est toujours singularisée sous le rapport du travail, avec le même esprit propre, la même justification que dans son enfance ou lors de

son postulat. Le fait était connu de toutes les sœurs : « Elle mettait un temps considérable pour faire quoi que ce soit. »

Autre sujet de perplexité : « Certaines religieuses étaient choquées par la façon dont elle s’habillait. Elles la trouvaient “pimante, toujours impeccablement habillée, elle ne mettait jamais de vêtement de travail”, disaient-elles avec jalousie (?). Et pourtant l’habit religieux était plus lourd à porter et moins pratique dans le travail ; et dans la cuisine, il faisait chaud. Pour Faustine, porter son habit n’était pas seulement une façon de montrer sa fierté d’être religieuse, mais aussi une sorte de mortification. C’est pourquoi elle ne retroussait jamais ses manches quand elle travaillait. » (EKC, p. 149)

Alors : coquetterie ou mortification ?

En 1933, sœur Faustine était chargée du vestiaire avec sœur Suzanna Tokarska. Celle-ci raconte : « À ce moment-là, elle avait déjà la tête ailleurs, elle s’occupait d’apparitions et d’ordres de Jésus et ne s’intéressait pas du tout au travail, même quand il y en avait vraiment beaucoup. »

On ne peut pas dire qu’elle montrait beaucoup de dévouement aux nécessités du service :

« Quand elle arrivait au vestiaire avec retard, je n’étais pas contente et je me plaignais qu’elle vienne si tard, alors qu’il y avait tant à faire. Elle m’écoutait tranquillement, parfois avec un sourire, ce qui m’agaçait parce que j’avais l’impression qu’elle ne se sentait pas concernée. Et peu après, comme si de rien n’était, elle disait :

“Sœur, je m’en vais faire des exercices.”

« Les bras m’en tombaient et j’allais me plaindre auprès des supérieures, mais en vain, parce que les mères étaient au courant de ses expériences intérieures et elles ne prenaient jamais position en ma faveur. Alors, je ne disais plus rien et j’attendais que cette période de probation se termine au plus vite pour que je puisse me débarrasser d’elle. » (EKC, p. 107)

« DIRECTRICE SPIRITUELLE ».

Mère Borgia Tichy, la supérieure du couvent de Vilnius, en 1935-1936, pensait que sœur Faustine souffrait d’hystérie.

Elle déplorait surtout sa conduite singulière au sein de la communauté :

« En ce qui concerne le domaine spirituel, elle se considérait comme mûre. Elle aimait diriger les sœurs, les regrouper autour d’elle tout en leur indiquant une certaine orientation. En un mot, elle avait le goût de se prendre pour une “directrice spirituelle”. Les jeunes sœurs la priaient d’interroger Jésus à propos de leurs problèmes, par exemple pour savoir si elles

se confessaient bien, si Jésus leur avait pardonné un péché.» (EKC, p. 237-238)

Sœur Fabiana Pickut raconte : « Souvent, pendant la récréation, elle posait une question à laquelle même les supérieures ne savaient pas répondre, et celles-ci disaient alors avec ironie : “Voilà, elle a lu des livres et elle nous fait la leçon.” Elles lui reprochaient “de ne s’entourer que de livres et de ne pas se préoccuper du travail.”

« On n’aimait pas trop Faustine, parce que mère Borgia et les autres disaient qu’après avoir lu quelques livres, elle était devenue prétentieuse.

« À nous, les plus jeunes religieuses, sœur Faustine nous demandait souvent de prier pour que telle ou telle sœur s’améliore, pour que Jésus l’illumine, pour qu’elle n’offense plus Jésus. » (EKC, p. 232-236)

« Un jour, elle dit à sœur Otylia Kondraciuk “qu’une religieuse devait se garder de lécher les bottes à d’autres sœurs”. » (EKC, p. 328)

« Quand quelque chose ne lui plaisait pas, sœur Faustine n’y allait pas par quatre chemins, elle faisait des remarques aussi bien à des supérieures qu’à des prêtres. » (EKC, p. 139)

De plus, sœur Faustine rapportait dans son *PETIT JOURNAL* les prétendues méchancetés de ses sœurs à son égard, n’en déplaise à Maria Winowska qui nie ce trait dans sa biographie *DROIT À LA MISÉRICORDE* (éd. Saint-Paul, mars 1958, p. 54).

Le Père Jan Grzegorzcyk donne tort à Winowska et résume les exemples qu’il fournit par une phrase de sœur Faustine : « Oh ! comme il est doux de vivre au couvent parmi les sœurs, mais il ne faut pas oublier que ces anges vivent dans un corps humain (PJ, 1126). » (Grzegorzcyk, *FAUSTINE, APÔTRE DE LA MISÉRICORDE*, Cerf, 2009, p. 121-123)

Lorsque notre Père, l’abbé de Nantes, prendra connaissance des critiques de sœur Faustine jugeant sévèrement certaines religieuses de sa congrégation, il en sera mal impressionné et se montrera très réservé sur sa prétendue sainteté.

INCOMPRISE DE SES SUPÉRIEURS ?

« La supérieure générale avait jeté un coup d’œil rapide sur ses notes intimes. Elle les trouva sans intérêt. Et elle n’était pas la seule [...]. “Même le confesseur ne me comprend pas, personne ne me comprend.” » (EKC, p. 141)

Mère Borgia pensait que ses prétendues révélations n’étaient que des « *illusions pieuses* » ; elle le redira dans ses dépositions douze ans après la mort de la sœur (Jan Grzegorzcyk, p. 119).

Illusions pieuses... ou diaboliques ?

Alors qu’elle est en défiance vis-à-vis de ses supérieures qui veulent l’éclairer et la guider, sœur Faustine éprouve des tentations de désespoir, de blasphèmes, d’aversion pour le Saint-Sacrement, de rejet des vérités révélées :

« Mais Jésus n’entend pas mes appels, je sens que mes forces physiques m’abandonnent complètement, je tombe à terre, le désespoir envahit toute mon âme, j’endure de véritables douleurs infernales qui ne diffèrent en rien des supplices de l’enfer. » (PJ, 24)

Ewa K. C. disserte laborieusement sur la nuit des sens et de la foi selon saint Jean de la Croix, seul auteur mystique capable de rendre compte de « l’état agonal » de la “sainte”. Mais elle ne s’attarde pas sur le fait que son confesseur lui refuse alors l’absolution.

En 1933, mère Janina Bartkiewicz, une des mères les plus anciennes et méritantes de la communauté, qui avait été sa maîtresse de postulat, s’oppose en vain à ce qu’elle fasse sa préparation aux vœux perpétuels :

« Sœur, soyez raisonnable, le Seigneur Jésus ne vous a pas parlé si intimement, vous qui êtes si misérable, si imparfaite. Retenez bien cela : le Seigneur Jésus ne se donne qu’à des âmes saintes, pas à des âmes pécheresses comme la vôtre, ma sœur. » (EKC, p. 102 ; PJ, 29)

Selon la supérieure générale, mère Moraczewska, « sœur Faustine, très sensible, vivait très mal ces réprimandes ».

Toutefois, la maîtresse des novices, mère Brzoza, était impressionnée par sa prétention à atteindre « une grande sainteté » (EKC, p. 145).

Les témoignages de ses sœurs et de ses supérieures sont parfois discordants. Plus encore que sa conduite qui peut donner lieu à des interprétations contradictoires, c’est le contenu doctrinal de ses révélations qui nous éclairera définitivement sur la nature de l’Esprit qui la conduisait.

1931 : « TU PEINDRAS AVEC UN PINCEAU. »

La supérieure générale, très clairvoyante, du moins dans un premier temps, observait que « l’imagination de la sœur penchait vers l’exagération ». Mère Moraczewska était « hantée par l’idée que l’origine des révélations de Faustine ne soit “sa fantaisie exagérée ou une hystérie, car, des fois, ce qu’elle annonçait ne se produisait pas.” » (EKC, p. 20 et 306)

Le 22 février 1931, premier dimanche de Carême, après le dîner, des religieuses du couvent de Plock aperçoivent une lumière qui rayonne de la cellule de sœur Faustine. Celle-ci décrira la vision dont elle a joui comme d’une apparition du Christ :

« Une main était levée pour bénir, la seconde touchait son vêtement sur la poitrine. » Son Cœur n'était pas visible. « De la tunique entrouverte sur la poitrine sortaient deux grands rayons, l'un rouge, l'autre pâle. En silence, je fixais mon regard sur le Seigneur, mon âme était saisie de crainte mais aussi d'une grande joie. Après un moment Jésus me dit :

« Peins un tableau selon l'image que tu vois, avec l'inscription : Jésus, j'ai confiance en Toi. Je désire qu'on honore cette image, d'abord dans votre chapelle, puis dans le monde entier.

« Je promets que l'âme qui honore cette image ne sera pas perdue. Je lui promets aussi la victoire sur ses ennemis dès ici-bas, et spécialement à l'heure de la mort. Moi-même, je la défendrai, comme ma propre gloire. » (PJ, 47)

Ayant dévoilé sa vision au confesseur de la communauté, celui-ci interpréta la demande :

« Cela concerne ton âme. Peins l'image de Dieu dans ton âme. » (EKC, p. 15)

Quant à ses supérieures, elles se montrèrent réservées : « Elles me témoignaient de la pitié comme si j'étais dans l'illusion ou bien sous l'influence de mon imagination. » (PJ, 38)

Fin février 1931, après son entretien avec son confesseur, la religieuse polonaise est de nouveau sollicitée par sa Vision :

« Je désire qu'il y ait une fête de la Miséricorde. Je veux que CETTE IMAGE QUE TU PEINDRAS AVEC UN PINCEAU soit solennellement bénie, le premier dimanche après Pâques, ce dimanche doit être la fête de la Miséricorde. »

La Mère générale sera avertie du désarroi de sa fille :

« La supérieure de Plock me disait que la sœur devait peindre un tableau, mais elle-même ne s'est adressée à moi qu'après être rentrée à Varsovie pour la troisième probation. Je lui ai répondu :

« Très bien, ma sœur, je vous donnerai les peintures et une toile, mettez-vous à le peindre. »

« Elle est partie consternée et, autant que je sache, elle s'est adressée à plusieurs sœurs leur demandant si elles pouvaient peindre pour elle un tableau du Seigneur Jésus. Elle l'a fait discrètement, mais sans succès, ces sœurs ne sachant pas peindre non plus ; on voyait bien cependant que cette idée la tenaillait. »

Ainsi, la Vision lui avait ordonné de peindre elle-même ce tableau, mais sans lui donner les capacités de le faire...

Sa requête fut souvent mal accueillie par ses sœurs : « Quand le Seigneur exigea que je peigne ce tableau, on se mit à parler de moi et à me regarder comme une hystérique et une illuminée. » (EKC, p. 13)

ENCOURAGÉE PAR UN PRÉDICATEUR DE RETRAITES.

En novembre 1932, cinq mois avant ses vœux perpétuels, sœur Faustine se rend au couvent de Walendow pour une retraite de huit jours. C'est un Père jésuite qui la prêche, Edmund Elter. Faustine est alors dans une grande agitation d'esprit :

« Le démon (sic) me dit avec insistance que, puisque les supérieures ont dit que ma vie intérieure était une illusion, à quoi bon demander encore au confesseur et le fatiguer ? »

Néanmoins, sœur Faustine se confessa à lui et le prédicateur confiera à la communauté « qu'il avait rencontré ici une âme extraordinaire ! » De ce seul entretien, il conclut que « sa vie était entièrement surnaturelle et qu'elle était dirigée d'une manière visible par Dieu » (EKC, p. 192).

Sur ce, la supérieure générale voulut lui donner un directeur spirituel expérimenté, qu'elle crut trouver en la personne du Père jésuite Andrasz. Sœur Faustine interrogea la Sainte Vierge :

« Ma Mère, dis-moi si ce confesseur est celui que Jésus m'a promis comme une aide visible ? »

« La Mère de Dieu le lui confirma. » (EKC, p. 206)

Un autre prêtre, professeur de théologie, âgé de quarante-cinq ans, devint aussi son Père spirituel : l'abbé Michal Sopocko, qu'elle avait vu, disait-elle, en songe. Elle le reconnut lorsqu'il arriva au couvent de Vilnius fin mai 1933.

L'ABBÉ SOPOCKO DÉSOBÉIT À L'ARCHEVÊQUE DE VILNIUS.

L'abbé Sopocko réfléchit, prie, se renseigne : « Il a aussi présenté le problème des apparitions de sœur Faustine à l'archevêque de Vilnius, Mgr Romuald Jalbrzyskowski. Ce dernier lui a conseillé d'être très prudent, de ne pas céder aux illusions et lui a ordonné de n'en parler à personne. » Donc, ni aux supérieures de la religieuse, ni à un peintre éventuel.

« L'archevêque Jalbrzyskowski était très informé de ses révélations par la supérieure du couvent. Par la suite, la sœur se confessera à lui deux fois pendant l'absence de l'abbé Sopocko en septembre 1935. L'archevêque était très sceptique quant à la véracité de ses révélations. » (EKC, p. 225)

Son nouveau directeur commença par la délivrer d'une impossibilité, celle d'obéir à sa Vision en peignant elle-même l'image demandée, « avec un pinceau », selon l'ordre reçu en février 1931. Il confia cette tâche à Eugène Kazimirowski.

L'abbé Sopocko prit cette décision alors qu'il hésitait encore sur la nature de l'Esprit qui était au principe de ces révélations.

La supérieure profitait du jour de promenade des sœurs pour envoyer l'abbé Sopocko et la voyante chez ce peintre. Celle-ci donnait les consignes à l'homme de l'art, et le directeur spirituel prenait un air inspiré pour la pose. Kazimirowski acheva le tableau de Jésus miséricordieux pendant l'été 1934, moyennant finance.

« Sans l'abbé Sopocko [et sa désobéissance à l'archevêque], sœur Faustine n'aurait pas réussi à obtenir un tableau de Jésus miséricordieux. » (EKC, p. 397)

1935 : L'ICÔNE DU CHRIST MISÉRICORDIEUX.

« Le 19 avril 1935, Vendredi saint, la religieuse entendit à nouveau les paroles de Jésus : “*Je désire que cette image soit honorée publiquement*”.

« Encore avant Pâques, elle dit à l'abbé Sopocko que Jésus était fâché contre lui et exigeait qu'il installe le tableau pour trois jours à la “porte de l'Aurore” pour clore la célébration du jubilé des 1900 ans de la Rédemption. La fin des célébrations tombait le premier dimanche après Pâques. »

Perplexe, son nouveau confesseur se demandait comment satisfaire sœur Faustine, quand un de ses confrères lui demanda de prêcher le *triduum* des célébrations finales du jubilé à Vilnius. Il accepta « à condition que le tableau de Jésus miséricordieux soit installé, comme décoration, dans la porte de l'Aurore » (EKC, p. 252).

L'icône du Christ miséricordieux fut donc placée à côté de l'icône tutélaire et multiséculaire de la Vierge Marie, à l'endroit le plus chargé de piété mariale et nationale de la Pologne, après Czestochowa. Cette icône de la Vierge Marie restaurée en 1927 avait été aussi couronnée sous le titre de Mère de la Miséricorde, et les quatorze mille *ex-voto* proclamaient que Notre-Dame méritait bien ce titre.

Lors du *triduum*, l'abbé Sopocko, lui, n'a d'yeux que pour son tableau.

Mère Borgia se souvient que parmi les pèlerins « les uns secouaient la tête, les autres haussaient les épaules sans comprendre le thème du tableau, d'autres encore admiraient les rayons doubles blancs et rouges [couleurs nationales de la Pologne] sortant non du cœur [qui n'était pas représenté], mais de la tunique écartée. »

En juin 1935, le prêtre prend sur lui d'exposer le tableau dans un couloir du couvent des Bernardines. Le 15 décembre 1935, sœur Faustine reçoit de sa Voix ce message : « *Dis à ton confesseur que cette image doit être exposée dans l'église, et non dans la clôture de ce couvent.* » (PJ, 570)

L'abbé Sopocko n'avait « demandé aucune autorisation à l'archevêque Jalbrzykowski parce qu'il avait

peur de son refus. Néanmoins, en mars 1936, c'est-à-dire presque un an après l'exposition du tableau dans la porte de l'Aurore sans la permission de l'archevêque, il prit temporairement le tableau dans l'église Saint-Michel. » L'abbé Antoni Mruk lui reprocha de l'avoir ainsi exposé à la vénération publique sans avoir sollicité de permission (EKC, p. 251 et 257).

LE PETIT JOURNAL... « SENT L'HÉRÉSIE ».

L'abbé Sopocko retenait longtemps sa dirigée au confessionnal, ce qui contrariait les autres religieuses dont le temps était compté du fait de leur emploi. Elles voyaient sortir sœur Faustine avec un « visage doux » qui agaçait d'autant plus que celle-ci tardait à revenir ensuite sur le lieu du travail pour aider ses sœurs...

Pour remédier à ce désordre, son confesseur lui demanda de rédiger un journal intime.

Sœur Faustine s'y attela, en pensant qu'il serait publié après sa mort, elle le précisa sur une feuille glissée à l'intérieur de ses cahiers.

La religieuse utilisait tous ses temps libres pour cette rédaction, et prenait même souvent sur son temps de travail. Cette rédaction nécessitait aussi des entretiens fréquents avec l'abbé Sopocko, ce qui la retardait à nouveau dans son travail. Les autres religieuses s'en étonnaient et l'appelaient la « châtelaine », la « princesse ».

Celle-ci prétendait que Jésus lui-même la poussait à écrire et « qu'il feuilletait son *PETIT JOURNAL* pour vérifier ce qu'elle avait rédigé. Il l'appelait *secrétaire de la Miséricorde de Dieu.* » (EKC, p. 229)

Dans sa première rédaction, elle passait souvent, à l'intérieur d'une même phrase, de ses propres paroles à celles de ses visions. Du coup, il était difficile de savoir qui parlait. Était-ce la religieuse qui exposait ses propres pensées ou celles de son directeur spirituel ? Était-ce des paroles de ses visions ? Mais le savait-elle elle-même ?

En outre, la première transcription, envoyée à Rome en 1950-1952, était incomplète : des mots et des paragraphes du manuscrit avaient été omis.

Par la suite, le Père Jerzy Mrowczynski, vice-promoteur de la foi à son procès informatif de béatification, supervisa la publication de l'intégralité du manuscrit dans une édition critique qui comprend pas moins de neuf cents notes.

Les documents originaux et nouveaux, dont il est question dans la Notification du 15 avril 1978, sont essentiellement constitués de témoignages recueillis pour son procès de béatification. Ses seuls écrits sont ses lettres, pas très nombreuses, et ses six cahiers manuscrits du *PETIT JOURNAL*.

Ce récit autobiographique, poursuivi ensuite sous la forme d'un diaire, est le document capital pour connaître sœur Faustine et ses expériences spirituelles.

Dans l'introduction à son édition critique, datée du 7 mai 1973, le Père Mrowczynski explique que certaines phrases de la sœur sont « obscures, incompréhensibles ». Parfois, cela « *sent l'hérésie* » ; du moins si on n'accompagne pas ces phrases de commentaires (éd. Jules Hovine, 1985, p. 15).

Ce constat aurait dû provoquer l'ajournement définitif de l'instruction de son procès de béatification, du moins si l'on suivait encore les règles traditionnelles :

« Il n'est pas nécessaire, pour arrêter à jamais une cause de canonisation, que les ouvrages du serviteur de Dieu renferment des erreurs formelles contre le dogme ou la morale. Il suffit qu'on y trouve des nouveautés suspectes, des questions frivoles, ou bien quelque opinion singulière opposée à l'enseignement des Pères et au sentiment commun des fidèles pour que l'avancement de la cause soit définitivement arrêté. » (*DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE CATHOLIQUE*, article CANONISATION, col. 1644)

Il nous faut maintenant examiner pour quelles raisons ces révélations ne sont pas conformes à la foi

catholique, afin de connaître l'Esprit qui inspirait sœur Faustine. Car rien venant de Dieu ne saurait contredire les vérités catholiques, pas même, nous dit saint Paul, un ange venu du Ciel :

« Si nous-même, si un ange venu du Ciel vous annonçait un Évangile différent de celui que nous avons prêché, qu'il soit anathème ! » (Ga 1, 8)

Tous les docteurs mystiques l'ont dit, il suffit qu'un seul point de la doctrine catholique soit contredit pour que l'on puisse affirmer que celui qui parle n'est pas un envoyé de Dieu.

Citons les mises en garde de sainte Thérèse d'Avila :

« Je ne regarde comme vraie une révélation qu'autant qu'elle n'est point contraire à la sainte Écriture et aux lois de l'Église que nous sommes tenus de suivre... Si une révélation s'en écartait tant soit peu, j'y verrais un *piège du démon*. Cette seule marque dévoile si bien *les ruses de l'Esprit mauvais* que le monde tout entier assurerait-il que c'est l'Esprit de Dieu, je ne le croirais pas. » (*VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME*, chap. 25 et 32)

Ce piège du démon apparaît clairement avec toutes ses funestes conséquences si nous comparons les révélations de sœur Faustine à celles de Paray-le-Monial et de Fatima, dont la parfaite orthodoxie n'est plus à démontrer.

CONTREFAÇON DU MESSAGE DE FATIMA

Les révélations du Sacré-Cœur au dix-septième siècle à sainte Marguerite-Marie dévoilèrent le grand dessein divin de miséricorde pour nos temps modernes.

L'abbé de Nantes, notre Père, écrit :

« Depuis 1673, il y a plus de trois cents ans, date de la première apparition du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial, il nous est révélé que l'alliance de Dieu avec son peuple doit prendre comme une forme nouvelle, un visage nouveau. » Et cela pour toucher et « embraser les âmes dans ce monde refroidi par l'humanisme de la Renaissance et toute l'immoralité et le scepticisme qui en sont sortis, par le calvinisme et tout le dessèchement et l'épuisement de la vie mystique qu'il a provoqués.

« C'est comme une alliance renouvelée, passée avec le monde moderne. Mais comme les autres alliances, celle du Sinaï, celle du Calvaire, cette même et éternelle alliance est conditionnelle. Jésus nous dit son amour et nous en promet les effets : ceux-ci seront d'autant plus merveilleux et abondants que son amour est plus grand.

« Mais il nous est demandé, en échange, comme une condition bien mince mais nécessaire et suffisante, que nous lui adressions un culte qu'il nous fixe et détermine à sa volonté. Il veut en signe de notre amour un culte public pour son Sacré-Cœur.

« Ces signes de soumission, visibles, publics, à son bon plaisir, seront par sa grâce et selon sa promesse, les signes efficaces du salut miraculeux qu'il veut donner au monde !

« Certes, la dévotion absolument désintéressée des mystiques est magnifique, mais le Divin Cœur de Jésus cherche à susciter, dans sa miséricorde, la dévotion du besogneux, du pécheur endurci, de l'enfant prodigue : « *Dans leur détresse, ils me rechercheront* », oracle de Yahweh au livre d'Osée (5, 15). » (CRC n° 75, décembre 1973, p. 4-5)

LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

SOURCE DE L'EAU VIVE DE LA MISÉRICORDE.

Au vingtième siècle, les révélations de Fatima prirent la suite de celles de Paray-le-Monial. Le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, l'avait parfaitement compris : « On peut résumer le message de Fatima en ces termes : c'est la révélation du Cœur Immaculé au monde actuel. Fatima sera pour le culte du Cœur Immaculé de Marie ce que fut Paray-le-Monial pour le culte du Cœur de Jésus. Fatima, d'une certaine façon, est la continuation ou, mieux, la conclusion de Paray-le-Monial : Fatima réunit ces deux Cœurs que Dieu lui-même a unis dans l'œuvre divine de la rédemption. »

Notre Père, l'abbé de Nantes, en a fait la démonstration historique et théologique dans la retraite qu'il nous a prêchée sur le message de Paray-le-Monial.

Aujourd'hui, les révélations de Fatima le prolongent en nous dévoilant le dessein divin de glorification du Cœur Immaculé de Marie pour le salut du monde.

Or, il est manifeste que les révélations de sœur Faustine nous éloignent considérablement de Fatima, écartant résolument le recours à la toute-puissante intercession du Cœur Immaculé de Marie.

Certes, la religieuse polonaise se disait animée d'une dévotion pour le moins exceptionnelle à l'égard de la Vierge Marie. Elle confia un jour à sœur Christophora : « *Faut-il que je sois orgueilleuse pour penser que personne n'aime la très Sainte Vierge autant que moi !* » (Maria Winowska, *L'ICÔNE DU CHRIST MISÉRICORDIEUX*, éd. Saint-Paul, 1973, p. 270-271)

On trouve même dans ses écrits la mention du Cœur Immaculé : « *Je vis sous le manteau virginal de la Mère de Dieu, c'est elle qui m'instruit et me garde. Je ne me sens à l'abri que sur son Cœur Immaculé, car je suis faible et ignorante. Blottie dans ses bras, je n'ai peur de rien. Mon âme exulte en ta douceur et ton silence [?], ô Marie !* » (*ibid.*)

Mais il ne s'agit pas du Cœur Immaculé de Marie tel qu'il s'est révélé à Fatima, Pontevedra et Tuy, entouré d'épines et source de la miséricorde : « *Ce Cœur Immaculé, disait Jésus à sœur Lucie, est la source intarissable qui fait jaillir sur la terre l'eau vive de ma Miséricorde.* » (1943)

Les "visions" de la religieuse polonaise constituent, non pas un rappel, une suite et un développement du message de Fatima, mais une absolue contradiction de son grand Secret du 13 juillet 1917.

Alors que par sa dévotion mariale la Pologne était prédisposée à répondre aux demandes de Notre-Dame, sœur Faustine opéra une malheureuse diversion, précisément dans les années où les prophéties de Fatima commençaient à se réaliser et où son extraordinaire message prenait sa dimension mondiale.

DANS « LES ABÎMES » DE L'ENFER ?

En octobre 1936, c'est-à-dire très tardivement, alors que tout son message est pour ainsi dire formulé, sœur Faustine aurait visité l'enfer :

« Elle y fut transférée pour un bref moment : « *Moi, sœur Faustine, par ordre de Dieu, j'ai pénétré les abîmes de l'enfer, pour en parler aux âmes et témoigner que l'enfer existe. Je ne peux en parler maintenant. J'ai l'ordre de Dieu de le laisser par écrit* », affirmait-elle d'un ton cérémonieux. » (EKC, p. 299)

Voici ce qu'elle écrit avec une grandiloquence glaciale :

« C'est un lieu de grands supplices. Et son étendue est terriblement grande. Genres de souffrances que j'ai vues :
« La première souffrance qui fait l'enfer c'est la perte de Dieu.

« La deuxième : les perpétuels remords de conscience.

« La troisième : le sort des damnés ne changera jamais.

« La quatrième : c'est le feu qui va pénétrer l'âme sans la détruire. C'est une terrible souffrance, car c'est un feu purement spirituel, allumé par la colère de Dieu.

« La cinquième souffrance, ce sont les ténèbres continuelles, une odeur terrible, étouffante. Et, malgré les ténèbres, les démons et les âmes damnées se voient mutuellement et voient tout le mal des autres et le leur.

« La sixième souffrance, c'est la continuelle compagnie de Satan.

« La septième souffrance : un désespoir terrible, la haine de Dieu, les malédictions, les blasphèmes. »

Une telle liste n'a rien à voir avec les descriptions saisissantes d'authentiques voyants qui témoignaient de ce qu'ils avaient vu et entendu, tels le bienheureux Père Hoyos, sainte Thérèse d'Avila, sœur Lucie.

Sœur Faustine paraît répéter ce qu'elle a appris par ses lectures et entendu lors de prédications.

Elle poursuit :

« *J'écris cela sur ordre de Dieu pour qu'aucune âme ne puisse s'excuser disant qu'il n'y a pas d'enfer, ou que personne n'y a été et ne sait comment c'est.* »

Elle conclut : « *Je prie encore plus ardemment pour la conversion des pécheurs. Sans cesse j'appelle la miséricorde divine sur eux.* » (PJ, 740)

À Fatima, la vision de l'enfer est capitale, première. Elle procède du Cœur de notre Dieu navré de voir les âmes s'y précipiter et pour les en empêcher, selon sa Volonté de bon plaisir révélée par Notre-Dame :

« *Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.* » (13 juillet 1917)

N'oublions pas que cette révélation a été préparée de longue date. Dès le treizième siècle, Notre-Dame du Carmel liait une merveilleuse promesse au port du scapulaire de l'Ordre :

« Quiconque meurt revêtu de cet habit sera sauvé. »

C'était donc déjà dire que le meilleur chemin pour gagner le Ciel est de mener une vie chrétienne dans une totale consécration à Marie.

CHAPELET CONTRE CHAPELET.

Sœur Faustine reçoit de son "esprit", le 13 septembre 1935, vision et révélation d'un autre moyen pour sauver les âmes. C'est tellement vertigineux que cela ne peut s'inventer. C'est une parodie du

troisième secret de Fatima où elle tient, elle et son *“chapelet de la miséricorde”*, la place de la Sainte Vierge en Personne :

« Le soir, quand j'étais dans ma cellule, j'ai vu *un Ange, l'exécuteur de la colère de Dieu*. Il était en robe claire, la face rayonnante, une nuée sous les pieds, de cette nuée sortaient la foudre et des éclairs qu'il lançait de sa main sur la terre.

« Lorsque je vis le signe de la colère de Dieu qui devait frapper la terre, et surtout un certain endroit, qu'évidemment je ne puis nommer, *j'ai commencé à prier l'Ange pour qu'il s'arrête quelques instants, lui disant que le monde allait faire pénitence*. Mais ma prière n'était rien devant la colère de Dieu.

« À ce moment, j'ai aperçu la Très Sainte Trinité. La grandeur de sa Majesté me pénétra jusqu'au fond de l'âme et je n'osais plus répéter mes supplications.

« Au même instant, je sentis en mon âme la force de la grâce de Jésus qui habite mon âme. Oh ! qu'Il est grand notre Seigneur et notre Dieu. Inconcevable est sa Sainteté !

« J'ai commencé à supplier Dieu pour le monde, par des paroles entendues intérieurement. *Alors que je priais ainsi, j'ai vu l'impuissance de l'Ange qui ne pouvait accomplir la juste punition qui revient de plein droit aux péchés*. Je n'avais encore jamais prié avec tant de force intérieure.

« Voici les paroles par lesquelles je suppliais Dieu :

“Père Éternel, je Vous offre le Corps, le Sang, l'Âme et la Divinité de Votre très doux Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour nos péchés et ceux du monde entier. Par sa douloureuse Passion, soyez-nous miséricordieux.”

« Le lendemain, en entrant dans la chapelle, j'ai entendu intérieurement ces paroles : *“Chaque fois que tu entres à la chapelle, récite tout de suite la prière que je t'ai apprise hier.”*

« Lorsque j'ai récité cette prière, j'entendis : *“Cette prière doit apaiser Ma colère. Tu vas la réciter pendant neuf jours, sur un chapelet, de la manière suivante : d'abord tu diras un Pater, un Ave et le Je crois en Dieu. Puis sur les grains du Pater, tu vas dire les mots suivants : “Père Éternel, je Vous offre le Corps, le Sang, l'Âme et la Divinité de votre Fils Bien-Aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour implorer de vous le pardon de nos péchés et ceux du monde entier.”*

« Sur les grains de l'Ave Maria, tu diras : *“Par sa douloureuse Passion, ayez pitié de nous et du monde entier.”*

« À la fin tu réciteras trois fois ces paroles : *“Dieu Saint, Dieu Fort, Saint Immortel, ayez pitié de nous et du monde entier.”* » (PJ, 474-476)

Le chapelet de sœur Faustine ne contient qu'un seul *Ave Maria*. C'est pourtant à Elle, l'Immaculée, que

Dieu a confié, selon la belle parole du Père Kolbe, *« tout l'ordre de la Miséricorde »*.

C'est pourquoi, en toutes ses apparitions, Notre-Dame de Fatima demanda la récitation quotidienne du chapelet qui exalte plus de cinquante fois le mystère d'élection de la Vierge Marie, pleine de grâce ; Dieu est avec elle, et plus de cinquante fois le fidèle se reconnaît pécheur et fait humblement appel à Elle, la Mère de Dieu, notre Mère, pour qu'elle nous vienne en aide, surtout à l'heure de notre mort.

Certes, les révélations de Fatima n'étaient pas connues en Pologne dans les années trente, mais l'Esprit-Saint était à l'œuvre dans les ordres religieux et dans les âmes saintes. Sans connaître la volonté de bon plaisir de Dieu qui était et est toujours d'*« établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie »*, ils y travaillaient activement, tels les sept cents religieux de saint Maximilien-Marie Kolbe.

LA MISÉRICORDE SANS LA GRÂCE.

Le 12 décembre 1936, pour la première fois, sœur Faustine dit *“le chapelet de la miséricorde”* auprès d'un mourant :

« Je m'agenouillai près de l'agonisante et je commençai avec toute l'ardeur de mon esprit à dire ce chapelet. Soudain la moribonde ouvrit les yeux, elle me regarda et je n'eus pas le temps d'achever le chapelet qu'elle était morte dans une étrange paix. Je priais ardemment le Seigneur de tenir sa promesse qu'Il m'avait faite pour la récitation de ce chapelet. Le Seigneur me fit connaître que cette âme avait reçu la grâce que le Seigneur m'avait promise. Cette âme était la première qui ait obtenu la promesse du Seigneur. Je sentais comment la force de la miséricorde entourait cette âme. » (PJ, 810)

Cette agonisante a-t-elle reçu les derniers sacrements ?

Sœur Faustine ne dit rien à ce sujet, il n'en est pas question.

Elle poursuit : *« En entrant dans ma solitude, j'entendis ces paroles : “À l'heure de sa mort, je défends comme ma propre gloire chaque âme qui récite ce chapelet elle-même, ou bien si d'autres le récitent près de l'agonisant – l'indulgence est la même. Quand on récite ce chapelet auprès de l'agonisant, la colère divine s'apaise, la miséricorde insondable s'empare de son âme, les entrailles de ma miséricorde sont émues par la douloureuse passion de mon Fils.”* » (PJ, 811)

C'est *“automatique”*, peu importe si l'agonisant manifeste ou non un repentir, une volonté de se confesser. Le seul énoncé des paroles de la prière opère à la manière de la formule sacramentelle de l'absolution, *ex opere operato*, et obtient le salut éternel de l'âme.

Cette prétendue « miséricorde » recouvre le pécheur d'un manteau qui lui fait trouver grâce aux yeux du Seigneur, sans contrition ni repentir de sa part, voire même sans la moindre conscience. Tel est le nouvel Évangile, quiétiste, de sœur Faustine, plus libéral que celui du Cœur de Jésus, ne faisant plus la différence entre le publicain et le pharisien.

C'est toute la différence avec la demande de Notre-Dame à Pontevedra. Et c'est la question cruciale...

Au même moment, dans ces années où Jean-Paul II prépare la béatification de sœur Faustine (1993), notre Père se faisait l'apôtre de la communion réparatrice des cinq premiers samedis du mois, pour satisfaire aux requêtes de Notre-Dame à Pontevedra. Cette dévotion est radicalement différente des pratiques de sœur Faustine, puisqu'elle repose sur la pratique des sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie.

RÉPROUVÉE PAR LE SAINT-OFFICE.

C'est ce nouvel Évangile que rejetèrent les théologiens du Saint-Office, à Rome, lors de l'examen de ses écrits et demandes :

« Dans les années 1950, les relateurs [sic] du Saint-Office contestaient avant tout le fait que le culte du tableau de Jésus miséricordieux, ainsi que la fête de la miséricorde divine et le chapelet à la miséricorde divine recevaient apparemment dans les révélations de sœur Faustine un pouvoir autonome illimité. Comme quoi il suffirait de vénérer le tableau et de propager son culte pour pouvoir obtenir la vie éternelle. » (EKC, p. 379)

Une telle pratique n'est pas conforme à l'enseignement de l'Église, et encourt donc une condamnation doctrinale en 1958. La sentence des juges romains est claire : les révélations de sœur Faustine ne sont pas surnaturelles.

Le sens obvie des paroles de la Vision conduit à accorder la Miséricorde divine aux fidèles non pas par le truchement de l'Église catholique et hiérarchique, sa prédication, ses sacrements et son gouvernement des âmes, mais par le « culte de la Miséricorde », selon les pratiques de sœur Faustine, c'est-à-dire par des pratiques dévotionnelles abusives, comme l'écrivit le Saint-Office au cardinal primat Wyszyński le 19 novembre 1958 (*DICTIONNAIRE DE SPIRITUALITÉ*, t. 7, col 1774).

Voici l'une des paroles de la Vision qui doit être réprouvée et proscrite parce qu'elle laisse entendre que ni la contrition, ni l'absolution sacramentelle dignement reçue, ni la conversion, ni la pénitence ne sont nécessaires pour être sauvé :

« Même le pécheur le plus endurci, s'il récite ce chapelet une seule fois, obtiendra la grâce de mon infinie miséricorde. » (PJ, 687)

Et si le « pécheur » est tellement endurci qu'il meurt sans aucun signe de repentir ? Selon sœur Faustine, il recevra des grâces équivalentes à celles que lui auraient données les derniers sacrements. C'est comme si, avant de mourir, il avait reçu les sacrements de l'Église... alors qu'il ne les a pas reçus !

La théologie de sœur Faustine est *un peu courte*, comme disait le Saint-Office au cardinal Wyszyński. C'est le moins qu'on puisse dire puisque, avec ses pratiques, l'état de grâce ne compte plus. Il n'est pas nécessaire de le conserver ou de le retrouver pour être sauvé.

Elle explique par ailleurs : « *La miséricorde divine atteint plus d'une fois le pécheur au dernier moment, d'une manière étrange et mystérieuse. À l'extérieur, c'est comme si tout était perdu, mais il n'en est pas ainsi ; l'âme éclairée par un puissant rayon de la grâce suprême, se tourne vers Dieu avec une telle puissance d'amour, qu'en un instant elle reçoit de Dieu le pardon de ses fautes et de leur punition, et à l'extérieur elle ne nous donne aucun signe de repentir ou de contrition, car elle ne réagit plus aux choses extérieures.* »

Non seulement l'âme ne se tourne pas vers Dieu pour implorer miséricorde, puisqu'elle lui impose sa « puissance d'amour », mais elle peut aussi lui imposer le contraire : une sentence de condamnation. C'est elle qui décide : « Parfois il y a chez les âmes un tel endurcissement qu'elles choisissent consciemment l'enfer. » (PJ, 1698)

Une telle affirmation conduit à une erreur aujourd'hui très répandue. En effet, selon la doctrine catholique, ce n'est pas l'âme pécheresse qui choisit consciemment l'enfer, mais c'est le Dieu trois fois Saint qui, dans la plénitude de sa Sainteté de justice, condamne à l'enfer éternel le pécheur impénitent.

L'abbé de Nantes a discerné cette hérésie dans le *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE*, et il l'a réprouvée sous la forme d'un anathème qui en donne la définition :

« Si quelqu'un dit que nul ne peut être l'objet d'une sentence de damnation à l'enfer éternel, mais que seul s'en trouve frappé le rebelle par sa propre décision d'auto-exclusion dont Dieu respecte la liberté, qu'il soit anathème ! » (CRC n° 291, avril 1993, p. 18)

FÊTE DE LA MISÉRICORDE... POUR OBTENIR LA PAIX ?

En 1934, sœur Faustine entend ces paroles à l'adresse de l'abbé Sopocko : « Demande à mon fidèle serviteur de proclamer en ce jour (1^{er} dimanche après Pâques) ma grande miséricorde au monde entier. Qui s'approchera ce jour-là de la Source de Vie obtiendra une totale rémission de ses péchés et de leurs châtements. »

Ces derniers incluant la « guerre » causée par « les erreurs de la Russie » qui plongent l'Espagne dans le

chaos en 1934, selon le grand “secret” de Fatima, qui établissait le Cœur Immaculé de Marie “ministre” de la *Miséricorde*. Ici, rien de tel : « *L’humanité ne trouvera pas la PAIX tant qu’elle ne se tournera pas avec confiance vers ma miséricorde.* » (PJ, 300)

Qu’est-ce que cette « *Source de Vie* » dont il faut s’approcher pour obtenir les mêmes grâces qu’une absolution sacramentelle avec, de surcroît, une indulgence plénière ?

Pour tenter de rendre catholique une telle révélation, Ewa K. C. identifie cette « *Source de Vie* » à “la confession et à la communion eucharistique” (EKC, p. 171).

Deux ans plus tard, dans le récit d’une autre “révélation” (PJ, 699), on trouvera la mention de la confession et de la communion, mais avec une confusion entre d’une part le pardon des péchés et, d’autre part, la remise des peines que l’on gagne ici-bas par les indulgences. Comme si l’absolution sacramentelle nous obtenait l’une et l’autre.

Dans ces deux textes, la nécessité de payer pour ses fautes, d’expié et de réparer, est totalement occultée.

Selon sœur Faustine, la *paix du monde* est directement liée à la « *Miséricorde, le plus grand attribut de Dieu* ». Pour obtenir cette paix, il suffit que l’humanité se tourne avec confiance vers cette « miséricorde ».

À Fatima, en 1917, au cours d’apparitions dont l’authenticité est attestée par le plus grand miracle cosmique de l’histoire universelle, Dieu a promis d’accorder la paix au monde par la médiation du Cœur Immaculé de Marie. Assurément, il y a mis *une condition sine qua non* : la dévotion au Cœur Immaculé de Marie.

Il ne suffit pas de se tourner vers un « attribut de Dieu », il faut obéir. L’obéissance du Saint-Père à deux demandes, l’approbation de la communion réparatrice des cinq premiers samedis du mois, et la consécration collégiale de la Russie au Cœur Immaculé de Marie, doit glorifier à jamais ce Cœur Immaculé et accorder au monde « un certain temps de paix ».

LA MISÉRICORDE DANS L’ÉGLISE... PERSONNE NE CONNAÎT ?

L’abbé Sopocho avait encore et toujours « des doutes quant aux ordres de Jésus donnés à Faustine. Il dit à la sœur que la fête en l’honneur de la miséricorde existait déjà. Elle était célébrée le deuxième dimanche après la Pentecôte et avait été proclamée par le pape Pie IX en 1855. » C’est pourquoi, le 5 novembre 1934, sœur Faustine demanda à sa Vision à quoi bon créer une fête qui existait déjà.

Réponse : « *Qui la connaît ? – Personne. Et même ceux qui doivent proclamer et instruire les gens sur cette miséricorde, souvent, ne le savent pas eux-mêmes ; c’est*

pourquoi je désire que cette image soit solennellement bénie, le premier dimanche après Pâques, et qu’elle reçoive les honneurs publics, afin que chaque âme puisse la connaître. » (PJ, 341)

Était-ce à ce point une vérité oubliée ?

Oubliée en Pologne par le saint frère Albert ? Par saint Maximilien-Marie Kolbe ? Oubliée par toutes les religieuses de cette admirable congrégation des sœurs de la *Divine Mère de la Miséricorde*, qui la pratiquaient jour et nuit ?

Si cette Miséricorde a été oubliée par sainte Thérèse de l’Enfant-Jésus de la Sainte Face, cette grande amoureuse de l’Amour miséricordieux, c’est alors que l’Église ne l’a jamais connue ? C’est précisément ce que la Vision a osé dire !

PLAGIAT DE SŒUR BENIGNA ?

Oubliée par l’Église qui n’aurait donc fait aucun cas de sainte Marguerite-Marie et des révélations du Sacré-Cœur de Jésus ; ni de la visitandine italienne sœur Benigna Consolata Ferrero (1885-1916) dont le message prolonge celui de Paray-le-Monial.

Jésus disait à sœur Benigna : « La bienheureuse Marguerite-Marie avait la mission de faire connaître mon Cœur ; tu as celle de faire connaître la Miséricorde de mon Cœur, son amabilité, sa tendresse. Recueille précieusement et soigneusement les révélations intimes dont je te fais part. Ma volonté est que tu écrives.

« Benigna, **petite secrétaire de mon amour** pour mes créatures, toi tu écriras, les autres publieront tes écrits. À toi de goûter le don de Dieu dans le silence ; aux autres de propager ces pages pour la gloire de Dieu. À toi le bonheur de reposer sur le Cœur de ton Jésus pendant qu’il te parle ; aux autres de distribuer ces trésors. »

Sœur Benigna oubliée dans l’Église ? Ignorée de sœur Faustine ?

Certainement pas ! puisque la religieuse polonaise lisait et relisait sa biographie : c’était, au dire de sa supérieure, « sa lecture de prédilection » ! Et quand elle écrit dans son *PETIT JOURNAL* que Jésus l’appelle sa « secrétaire : *secrétaire de la Miséricorde* », on peut soupçonner le plagiat.

Les “révélations” de sœur Faustine nous paraissent pour une part une reprise, plus précisément un attédissement et une déformation de celles de sœur Benigna.

La religieuse polonaise s’est attribué une mission comparable à celle de la visitandine italienne, avec une amplification et une surenchère par la multiplicité des apparitions, des charismes prophétiques, des phénomènes mystiques extraordinaires...

À la différence de sœur Faustine, chez sœur Benigna, comme chez tous les saints, l’Amour misé-

ricordieux de Dieu ne peut produire ses fruits sans que ses enfants pécheurs, dégradés, fassent montre d'un repentir même très imparfait, même minime... Par exemple, Pranzini embrassant le crucifix avant de monter à l'échafaud : premier "enfant", premier sauvé de la petite Thérèse.

Bref, les visions de sœur Faustine ne s'accordent pas avec la vérité divine enseignée par l'Église.

En outre, les sources de ses prétendues révélations mêlent plagiats, affabulations, illusions diaboliques, et conduisent à nous détourner des authentiques révélations divines.

LA POLOGNE SUPPLANTE LA RUSSIE !

La Miséricorde n'était pas oubliée dans l'Église grâce à la Vierge Marie et à ses très miséricordieuses apparitions fondatrices, protectrices de nos chrétientés, et à celles, grandioses, au péril des derniers temps annoncés par l'Apocalypse, depuis la rue du Bac (1830), Lourdes où elle révèle son Nom : « JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION » (25 mars 1858), jusqu'à Pontmain (1871), Fatima (1917) et ses prolongements de Pontevedra (1925) et de Tuy.

La théophanie trinitaire de Tuy, du 13 juin 1929, fut, disait notre Père, « un événement prodigieux, merveille dont on ne trouve pas la semblable dans l'histoire de l'Église, depuis la vision de saint Paul sur le chemin de Damas ».

Tout le mystère de la circumincessante charité eucharistique et mariale s'y trouve révélé, selon lequel la « grâce » et la « miséricorde » doivent se répandre dans le monde entier par le Cœur Immaculé de Marie. En effet, « sous le bras gauche de la Croix, se trouvaient de grandes lettres, comme d'une eau cristalline qui aurait coulé au-dessus de l'autel, formant ces mots : "GRÂCE ET MISÉRICORDE" ».

Tandis que « sous le bras droit de la Croix, se trouvait Notre-Dame, avec son Cœur Immaculé dans la main, sans épée ni roses, mais avec une couronne d'épines et des flammes ».

La « Grâce » est à la fois la source d'un don en Dieu et l'effet de ce don en Celle qui le reçoit, « pleine de grâce » (Lc 1,28). « La Grâce, c'est la beauté et la gratuité. À la racine de ces deux réalités attirantes que désigne le même mot mystérieux, nous trouvons le don de Dieu. » (Georges de Nantes, CRC n° 123, novembre 1977, p. 12)

Ainsi, l'Immaculée Conception offre son Cœur Immaculé d'Épouse du divin Crucifié, Corédemptrice et « réparatrice de l'humanité déchue » (saint Pie X), Cœur de la Mère de Dieu, Médiatrice de la Grâce et dispensatrice universelle de la Miséricorde sur toute l'humanité rachetée au Calvaire.

La liturgie célébrée en l'honneur de son Cœur Immaculé nous invite instamment à recourir à sa médiation : « Approchons-nous avec confiance du Trône de la Grâce, pour obtenir *Miséricorde* et trouver *Grâce*, pour le secours dont nous avons besoin. »

Lors de la théophanie de Tuy, Notre-Dame avertissait sa messagère que le moment était venu où Dieu demandait au Saint-Père d'accomplir la consécration collégiale de la Russie à son Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. Car Dieu est « disposé à user de miséricorde envers la pauvre Russie ».

La Russie est donc la nation privilégiée, objet des complaisances du Cœur de Dieu, par "Grâce". En se convertissant, elle aura un rôle décisif dans la réalisation du grand dessein divin de "Miséricorde" pour notre temps.

Or sœur Faustine l'ignore. Pire ! sa Vision en prend le contre-pied. Le 16 décembre 1936, la religieuse polonaise écrit : « J'ai offert ce jour pour la Russie, j'ai offert pour ce pauvre pays toutes mes souffrances et mes prières. Après la sainte Communion, Jésus me dit : " Je ne peux plus tolérer ce pays, ne me lie pas les mains, ma fille ! " »

L'Esprit qui l'inspire substitue à la Russie la Pologne. La Vision lui dit :

« *J'aime particulièrement la Pologne, et si elle obéit à ma volonté, je l'élèverais en puissance et en sainteté. D'elle sortira l'étincelle qui préparera le monde à mon ultime venue.* » (PJ, 1731)

Une étincelle a bien jailli de la Pologne en 1938, mais elle a mis le feu au monde.

Une étincelle a bien jailli de la Pologne en 1978, avec l'élection de Jean-Paul II sur le trône de Pierre, mais son pontificat a été, après celui de Paul VI, le plus catastrophique de toute l'histoire de l'Église.

FAUSTINE SUPPLANTE L'IMMACULÉE !

Plus encore que la Pologne, c'est elle-même, sœur Faustine, qui prépare la venue dernière du Christ. En effet, elle applique à sa propre personne les prophéties de saint Louis-Marie Grignion de Montfort concernant l'Immaculée Mère de Dieu (*TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION*, nos 49-50). Oui, la sœur prend la place de l'Immaculée ! Elle devient rien de moins que la "Femme bénie entre toutes les femmes". Lisez plutôt :

« *Je vis le Seigneur Jésus en grande Majesté... Une force s'empara de mon âme, un feu étrange s'alluma dans mon cœur et j'entraï dans une sorte d'agonie pour Lui. Soudain, j'entendis ces mots :*

« " *Avec aucune âme je m'unis aussi étroitement qu'avec la tienne et cela en raison de ta profonde humilité (sic) et de l'ardent amour que tu as pour moi.* " » (PJ, 587)
« *Tu prépareras le monde à Ma venue dernière.* » (PJ, 429)

La Vision déclare la religieuse Médiatrice : « Je désire que *ton cœur* soit la demeure de ma miséricorde. Je désire que cette miséricorde se répande sur le monde entier par *ton cœur*. » (PJ, 1777)

Et la sœur de répondre : « *Ô mon Dieu, je suis consciente de ma mission dans la Sainte Église. Mon*

incessant effort doit être la prière pour obtenir la miséricorde pour le monde. Je m'unis étroitement à Jésus et je me tiens devant Lui, comme une offrande suppliante pour le monde. Dieu ne me refusera rien si je Le supplie par la Voix de son Fils. » (PJ, 482)

Et non par l'intercession de Marie Médiatrice !

SŒUR FAUSTINE GARANTE DE KAROL WOJTYLA

Pendant sa retraite qui débute le 1^{er} août 1937, la Vision dicte à la religieuse la prière qui devra être dite chaque jour, du Vendredi saint au premier dimanche après Pâques, fête de la miséricorde.

La neuvaine se réalise selon l'ordonnancement suivant : une parole de "Jésus" lui signifie quelle catégorie d'âmes doit bénéficier en ce jour de la Miséricorde. Sœur Faustine doit les « plonger » dans la Miséricorde. Cette parole est suivie d'une prière, d'un petit poème, puis enfin d'une autre courte prière de la sœur.

« Je désire que durant ces neuf jours, tu amènes les âmes à la source [?] de Ma Miséricorde, afin qu'elles puissent force et soulagement, ainsi que toutes les grâces dont elles ont besoin dans les difficultés de la vie et particulièrement à l'heure de la mort.

« Chaque jour tu amèneras jusqu'à Mon Cœur un nouveau groupe d'âmes et tu les plongeras dans l'immensité de Ma Miséricorde. Et moi, je les conduirai toutes dans la maison de mon Père. Tu feras cela en cette vie et en l'autre. »

Les "révélations" de sœur Faustine apportent donc une caution prétendument mystique à la gnose irénique de Jean-Paul II. Celle-ci a pour fondement son illumination capitale inscrite en toutes lettres dans la Constitution de Vatican II *GAUDIUM ET SPES* (22, 2), et qu'il a répétée dans ses encycliques en l'accentuant davantage : *« Par son incarnation, le Christ s'est en quelque sorte uni à l'homme, à chaque homme sans aucune exception [quelle que soit sa religion] même si ce dernier n'en est pas conscient. »* (*REDEMPTOR HOMINIS* n^{os} 10 et 14)

Selon cette gnose, il existe une réalité divine à l'œuvre dans l'homme, dans tout homme, qui n'est pas liée, comme on le pensait jadis, au Baptême ou à l'Eucharistie ni à aucun autre sacrement, source de la Grâce, mais qui résulte directement, *ipso facto*, c'est-à-dire d'une manière mécanique, « *solo mecano* » (*AUTODAFÉ*, p. 372), du fait de l'Incarnation.

C'est cette gnose, remarque l'abbé de Nantes, qui s'insinue jusque dans le *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE*, « un peu piteusement coincée dans des textes fermement catholiques, et elle-même comme amputée de ses plus extrêmes audaces. » (CRC n° 291, avril 1993, p. 11) Il n'empêche que demeure « l'erreur d'un Fils de Dieu uni à chaque homme, pour toujours, à travers ses mystères, les sauvant tous infailliblement ».

LE SALUT POUR TOUS...

C'est ce que doit opérer la neuvaine, naturellement, physiquement. Sœur Faustine doit successivement plonger dans la « Miséricorde » : « 1. *L'humanité entière, particulièrement les pécheurs* ; 2. *Les âmes sacerdotales et religieuses* ; 3. *Les âmes pieuses et fidèles* ; 4. *Les païens et ceux qui ne me connaissent pas encore* ; 5. *Les hérétiques et les apostats* ; 6. *Les âmes douces et humbles, ainsi que celles des petits enfants* ; 7. *Les âmes qui vénèrent et glorifient particulièrement Ma Miséricorde. Ces âmes brilleront d'un éclat particulier dans la vie future. Aucune n'ira en enfer.* 8. *Les âmes qui sont au Purgatoire* ; 9. *Les âmes indifférentes et froides.* »

Pour ces âmes, donc pour toutes les âmes, c'est non seulement le salut éternel qui est promis, mais aussi le sûr exaucement de leurs prières et désirs :

« Je ne refuserai rien à toute âme que tu amèneras à la source [?] de Ma Miséricorde. Et chaque jour tu imploreras mon Père, au nom de Ma douloureuse Passion, de t'accorder des grâces pour ces âmes-là. »

Dans l'encyclique *DIVES IN MISERICORDIA*, Jean-Paul II fit l'apologie de cette miséricorde universelle, automatique, sans condition ni contrepartie. Il rappela à huit reprises cette parole de la Sainte Vierge : « *Sa miséricorde s'étend d'âge en âge...* » (Lc 1, 50), mais il omit à six reprises la précision sur les bénéficiaires : « *sur ceux qui le craignent* ». De plus, dans les deux passages où cette restriction est mentionnée, ce fut sans guillemets, comme en dehors de la citation évangélique, étrangère à la parole de Dieu par conséquent.

Pour être acceptée de notre génération façonnée par la mentalité marxiste fille de celle des Lumières, la miséricorde donnée par le Christ doit, selon Jean-Paul II, apparaître sans condition, ne rien imposer à l'homme et surtout pas un humiliant sentiment de culpabilité. La nouvelle mission assignée à l'Église consiste à témoigner de la Miséricorde divine à notre génération apostate, sans exiger d'elle ni conversion ni repentance.

NOVATEURS...

Ewa K. C. a bien constaté le caractère novateur de la miséricorde selon sœur Faustine et selon Jean-Paul II : « Dans de nombreuses paraboles y compris celle

de l'Enfant prodigue, Jésus a rappelé que Dieu est un bon père qui attend les *pêcheurs repentis et reconnaissant leur péché et leur faute*. Il veut leur pardonner, et en les relevant de leur chute, leur redonner la dignité. *Dans ce contexte de l'Incarnation et de la Rédemption*, la miséricorde divine était présente dans des discours des conciles, du concile de Trente, et dans ceux des Papes.

« Dans son encyclique *DIVES IN MISERICORDIA*, publiée en 1980, Jean-Paul II a présenté cette question d'une manière différente. Dans cette approche, la miséricorde ne se réfère pas à la pitié. » (EKC, p. 250)

À la pitié de notre Père Céleste pour l'homme indigne et coupable qui, par son péché, a perdu sa filiation et mérite sa colère, Jean-Paul II a substitué un "droit" du pécheur à la miséricorde, car au plus profond de lui-même il découvre une dignité qui s'impose à Dieu, celle d'être homme. L'Enfant prodigue n'avait nullement perdu sa dignité ni ses droits. Au chapitre 4 de *DIVES IN MISERICORDIA*, c'est cette dignité humaine primordiale qui s'impose au père de l'Enfant prodigue.

La Miséricorde n'est plus alors un amour "gracieux" de Dieu, que le pécheur ne mérite pas.

Avec Jean-Paul II, nous demeurons dans l'ordre de la création, en deçà de la Grâce : l'homme est fils de Dieu de naissance et par nature, et non pas par adoption « gratuite ».

La "Miséricorde" devient alors le résultat d'une double exigence : le fils en tant que fils exige la miséricorde, et le père en tant que père est contraint de faire miséricorde. Dieu "doit" la miséricorde à l'homme au nom de sa "dignité" native, naturelle.

Telle était la nouveauté de l'enseignement de Jean-Paul II qui prétendait concilier ainsi la pensée catholique avec l'athéisme contemporain, comme l'a démontré l'abbé de Nantes (*LIVRE D'ACCUSATION CONTRE LE PAPE JEAN-PAUL II*, 1983, p. 72-73).

La conception de la Miséricorde de la religieuse polonaise s'accorde avec celle du Pape polonais, dans leur nouveauté : c'est « une mécanique du pardon », comme dit notre Père dans son commentaire de *DIVES IN MISERICORDIA*. La miséricorde divine est accordée inconditionnellement à notre génération même rebelle à Jésus-Christ et à sa très Sainte Mère.

FONDATRICE D'UNE NOUVELLE CONGRÉGATION ?

C'est en juin 1935 que sœur Faustine songe à quitter sa congrégation pour en fonder une autre. Une vision l'y encourage : « Je vis la Sainte Vierge, indigne de la voir, venir de l'autel vers mon prie-Dieu. Elle me serra contre Elle. Elle m'a fait comprendre que je réalisais tous les souhaits de Dieu et que pour cette raison j'avais trouvé grâce à ses yeux : "Sois courageuse, n'aie pas peur des obstacles illusoire, mais

fixe tes regards sur la Passion de Mon Fils. De cette manière tu remporteras la victoire." » (PJ, 449)

Le 8 janvier 1936, sœur Faustine se rend chez l'archevêque Jalbrzykowski pour lui en parler : « "*Le Seigneur Jésus exige de moi que je prie pour implorer la miséricorde de Dieu pour le monde, et qu'une Congrégation soit créée qui implorerait la Miséricorde de Dieu pour le monde.*" »

« L'archevêque me répondit : "Si telle est la volonté de Dieu, un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela se fera. Tâchez d'obtenir une union intime avec Dieu et ne perdez pas courage." Ces paroles me remplirent d'une grande joie.

« Quand je suis sortie de chez l'archevêque, j'entendis en mon âme ces paroles : "On va s'opposer à toi en beaucoup de choses. Mais *ma grâce se montrera en toi et l'on verra que cette affaire est Mienne*. Quant à toi, ne crains rien, je suis toujours avec toi." » (PJ, 586)

Le dimanche des Rameaux de 1936, elle se croit favorisée d'une vision prophétique concernant la nouvelle congrégation : « Non seulement elle a vu "*son développement interne et externe avec exactitude*" et a vu "*nettement que ce sera une congrégation féminine et masculine*", mais elle a vu aussi que ce serait "*un grand rassemblement de personnes laïques auquel tout le monde peut participer et témoigner par son acte de la miséricorde divine, tout en étant miséricordieux les uns pour les autres.*" »

« Elle en parla à l'abbé Sopocko : "Ne prenez pas ces idées pour une folie, mon Père, car elles sont *la vérité pure qui sera bientôt mise en œuvre* et même si je devais agir toute seule, je ne me décourage pas, car je sais que telle est la volonté de Dieu." » (EKC, p. 197)

Pendant la Semaine sainte 1936, « une force intérieure me pressait de ne plus remettre cette affaire [quitter la communauté...]. Je dis au Père Bukowski que je ne pouvais attendre plus longtemps. Le Père me répondit : "*Ma sœur, c'est une illusion, le Seigneur Jésus ne peut pas exiger cela. Vous avez prononcé vos vœux perpétuels. Tout cela est une illusion. Vous inventez ma sœur, c'est une hérésie.*" Et il criait presque. J'ai demandé si tout était illusion, il me répondit : "*Tout.*" »

Néanmoins, le Jeudi saint, la Vision revint à la charge : « *Dis au confesseur que cette œuvre est mienne et que je t'emploie comme misérable instrument.* » (PJ, 645)

Sans attendre d'avoir l'approbation du Père Andrasz, qu'elle devait rencontrer le lendemain, lors de la Fête-Dieu, sœur Faustine prit sa décision : « Elle quitterait la congrégation et en fonderait une autre. »

Le 5 juillet, elle écrit à l'abbé Sopocko : « Je sens que l'heure de Dieu est déjà venue pour que je me mette à agir. » Le prêtre lui répond : « D'après

moi une telle congrégation devrait être fondée pour l'instant *sans vous* en tant que congrégation diocésaine, et ce n'est que dans un second temps, une fois une telle congrégation mise sur pied, que vous pourriez l'intégrer.»

Sœur Faustine n'est pas d'accord : « Elle était toujours d'avis que *le devoir de fonder une nouvelle congrégation appartenait à elle seule.* » (EKC, p. 295)

En novembre 1936, elle lui écrit de nouveau : « *J'ai reçu une lumière dans mon âme que je devais faire ce pas irréversible sans tenir compte de quoi que ce soit. Si moi-même je dois participer activement à cela, je devrais absolument me libérer non seulement de cette congrégation, mais aussi de mes vœux.* » (EKC, p. 296)

Qu'il s'agisse de l'archevêque de Vilnius, Mgr Jalbrzykowski, de la supérieure générale, des supérieures qui lui furent favorables, du Père Andrasz, et même de l'abbé Sopocko, tous s'opposaient à son projet.

Cependant, selon son hagiographe, Jésus pressait sœur Faustine d'agir : « Il me dit qu'Il exige qu'une telle congrégation soit fondée au plus tôt – et tu vas y vivre avec tes compagnes. “*Mon esprit sera la règle de votre vie. Par tes prières, tu vas être l'intermédiaire entre la terre et le Ciel.*” » (EKC, p. 269)

Le 4 mai 1937, la mère Moraczewska, supérieure générale, cède à ses instances, lui disant : « *Jusqu'alors je vous retenais et maintenant je vous laisse libre : si vous le voulez, vous pouvez quitter la congrégation et si vous désirez rester, vous pouvez y rester.* »

« *Sœur Faustine était non seulement surprise, mais aussi terrifiée.* Elle avait demandé cet accord, l'attendait depuis longtemps et maintenant que la décision était tombée, *elle sentait que cela dépassait ses forces.* » (EKC, p. 308)

La Vision lui avait pourtant annoncé, avec insistance, depuis des mois, qu'elle recevrait la force pour faire cette fondation.

Deux jours après, sœur Faustine écrit à l'abbé Sopocko en lui dissimulant la permission accordée par la Mère générale : « *Je suis une fille fidèle de l'Église et ne m'écarterai pas d'un cheveu de la sainte obéissance. Je vois que l'heure de Dieu n'est pas encore arrivée pour cette congrégation, et je la laisse aussi à la Providence divine.* » (LETTRES DE SŒUR FAUSTINE, p. 91)

VISION PROPHÉTIQUE DE SA CANONISATION.

Son obsession de la sainteté va bientôt atteindre un paroxysme. Le 23 mars 1937, sous la motion de l'Esprit qui la conduit, elle voit son propre procès de canonisation.

La Vision lui montre d'abord sa condamnation de 1958 : « *Quelques ecclésiastiques commencèrent à m'examiner et à m'humilier, ou plutôt à critiquer ce que j'avais écrit.* »

Puis sa réhabilitation de 1978 : « *Cependant, je vis Jésus lui-même prendre ma défense et leur donner à comprendre ce qu'ils ne savaient pas. Jésus contempla avec grande bienveillance et allégresse le Saint-Père, certains prêtres et tout le clergé, le peuple et notre congrégation.* »

« *Je fus ensuite transportée à proximité de Jésus et je me tins debout sur l'autel à côté de Notre-Seigneur.* »

À l'issue de la retraite d'octobre 1937, sœur Faustine est persuadée qu'elle a atteint le sommet de la perfection :

« *Je sors de cette retraite entièrement transformée par l'amour de Dieu. Bien qu'à l'extérieur cette vie ne change en rien et que personne ne s'en apercevra, l'amour pur guide maintenant ma vie.* » (PJ, 1363)

En attendant, elle est très malade, et ce qu'elle sent c'est « la complète décomposition de mon propre cadavre ». Une religieuse remarque cette odeur : « Ma sœur, je sens ici, comme un cadavre, c'est tout à fait comme s'il se décomposait. Oh ! comme c'est affreux. » (EKC, p. 317)

« *TU ES UNE SAINTE...* »

Elle rapporte dans son *PETIT JOURNAL* les souffrances que lui cause son entourage, par exemple sœur Chryzostoma, qui déplore son hystérie, la voyant toujours attirer l'attention sur sa propre personne.

« *Une sœur ne cesse de me persécuter uniquement parce que Dieu a de si étroites relations avec moi ; il lui semble que tout en moi est affecté. Lorsqu'il lui semble que je commets quelque infraction, elle dit alors :*

« *On a des apparitions et on commet de telles fautes.* »

« *Et elle raconte cela à d'autres sœurs, toujours dans un sens défavorable. Elle me fait la réputation d'être une sorte de toquée.* » (PJ, 1527)

Sœur Faustine note ce qu'on lui reproche depuis son entrée dans la Congrégation : « “*C'est d'être sainte*” ; mais cela est toujours dit *de façon ironique* », se plaint-elle. « *Au début ce me fut très pénible, puis en m'élevant spirituellement je n'y ai plus fait attention.* »

Sa biographe n'a pas osé citer les paroles suivantes, celles-là même de sa Vision :

« *Mais tu es sainte. Sous peu je le ferai paraître moi-même en toi. Et ils prononceront ce même mot “sainte”, seulement cette fois avec amour.* » (PJ, 1571)

Sœur Faustine écrit cela dans son *PETIT JOURNAL* en espérant fermement qu'il sera publié !

« En 1938, vers la mi-septembre, raconte l'abbé Sopocko, je suis allé à Cracovie pour un congrès de théologiens. À l'hôpital pour infection de Pradnik, j'ai trouvé sœur Faustine déjà administrée. »

Elle était gravement atteinte par la tuberculose.

« *Je lui ai parlé, entre autres, de cette congrégation qu'elle voulait fonder. Et voici qu'elle se mourait ! Je lui ai donc dit que ce fut certainement une illusion, et que peut-être tout le reste qu'elle m'avait raconté ne tenait pas non plus debout.* »

« Sœur Faustine promet d'en référer au Seigneur Jésus.

« Le lendemain, pendant la sainte messe que je dis à ses intentions, il me vint, soudain, une idée : de même qu'elle n'avait pas su peindre l'icône et n'a fait que donner des indications, elle ne pourrait fonder cette nouvelle congrégation, mais en a établi les jalons. Que le Seigneur la pressait, car on en aurait besoin dans un temps d'épreuves imminentes.

« Lorsque le même jour j'allais voir sœur Faustine et lui demandai si elle n'avait rien à me dire, elle répondit : *Non, rien, pendant la messe le Seigneur Jésus vous a tout expliqué.* » (Winowska, *DROIT À LA MISÉRICORDE*, p. 262)

Sœur Faustine mourut le 5 octobre 1938 à Cracovie.

CONDAMNÉE PAR ROME.

Durant les années de la Seconde Guerre mondiale, et plus encore sous le régime soviétique, le "culte de la Miséricorde" va être répandu par l'abbé Sopocko, d'autant plus facilement que le seul mot de miséricorde touche les cœurs des Polonais tellement malheureux.

Le tableau fut copié à des centaines d'exemplaires et, qui plus est, par des artistes différents. Le plus populaire fut réalisé et offert par Adolf Hyla, pour remercier Dieu d'avoir échappé, lui et sa famille, à la Gestapo. Cependant, il provoqua des polémiques, surtout chez les clercs qui trouvaient ce Christ efféminé.

Il est notable que ce tableau non seulement évacue la Croix du Christ qui en est absente, mais supprime la photographie de Notre-Seigneur Jésus-Christ empreinte sur le Saint Suaire de Turin, au moment où elle se répandait dans le monde entier sous l'influence de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et des travaux du docteur Barbet, et à l'occasion de la célébration du jubilé de la Rédemption.

En 1946, la Conférence des évêques de Pologne demanda à Rome la permission d'instituer la fête de

la Miséricorde au premier dimanche après Pâques. En 1951, tandis que la réponse de Rome tardait, la Commission générale de l'épiscopat demanda son avis à Mgr Jalbrzykowski.

Celui-ci le donna dans un texte intitulé *DES PRÉTENDUES APPARITIONS ET VISIONS DE SŒUR FAUSTINE* :

« *J'adore la Miséricorde divine et j'en demande toujours à Dieu. Mais mes vues sont très négatives quant au culte de la Miséricorde divine proposé à partir des apparitions-visions de sœur Faustine. La façon dont ce culte est propagé n'est pas conforme à l'esprit de la sainte Église.* »

« *J'ai interdit catégoriquement à l'abbé Sopocko la divulgation des quasi-révélation de sœur Faustine.* » (EKC, p. 369-370 ; Jan Grzegorzcyk, p. 83-84)

Quant au cardinal primat Wyszyński, il trouvait « qu'introduire une fête spéciale pour la Miséricorde divine limiterait l'idée de la Miséricorde dont parle toute la liturgie chaque dimanche et quotidiennement » (Jan Grzegorzcyk, p. 225).

En mai 1957, le cardinal lança un grand programme pastoral de neuf ans pour préparer les Polonais à fêter le millième anniversaire du baptême de la Pologne. « Ce n'était un secret pour personne que, dans cette situation, le primat n'était pas spécialement favorable au développement d'un culte autre que celui de la Vierge, qui était le noyau dur de la grande neuvaine. » (EKC, p. 378)

Le primat était animé d'une vraie dévotion à Notre-Dame de Fatima. Plus tard, en 1980, il déclara à Jean-Paul II : « La chose la plus importante que vous avez à faire, c'est d'accomplir la consécration collégiale de la Russie au Cœur Immaculé de Marie. »

Mais revenons à la fin des années 1950.

Le 19 novembre 1958 le Saint-Office adopta un décret en cinq points :

« 1. Il ne faut pas s'obstiner en faveur du caractère surnaturel des révélations de sœur Faustine. Les visions et révélations de sœur Faustine n'ont pas d'origine surnaturelle.

« 2. Il faut retirer les prières et les images venant de ces prétendues révélations.

« 3. Il est conseillé aux évêques de garder la prudence tant que les éléments du culte de la Miséricorde divine ne sont pas retirés de leurs paroisses.

« 4. La fête de la Miséricorde divine ne doit pas être instituée.

« 5. Il faut donner un grave avertissement (*gravissimum monitum*) à l'abbé Sopocko en lui ordonnant de cesser de défendre et de propager ces prétendues révélations et ce culte. » (EKC, p. 380 ; Jan Grzegorzcyk, p. 191-192)

Le primat Wyszyński était chargé par le Saint-Office de veiller à l'application du décret en Pologne.

Ses conclusions pastorales furent ensuite publiées sous la forme d'une Notification dans l'*OSSERVATORE ROMANO* du 6 mars 1959.

CANONISÉE PAR JEAN-PAUL II.

Après cette Notification, Karol Wojtyła, jeune évêque auxiliaire de Cracovie, prit la tête d'une cabale pour réhabiliter le culte de la Miséricorde selon les pratiques de sœur Faustine.

Il décida de ne pas s'opposer de front à la Notification, mais pour obtenir sa révocation, il employa un moyen détourné : « Une éventuelle approbation de la béatification de sœur Faustine aurait automatiquement comme conséquence la reconnaissance du caractère surnaturel de ses révélations et la confirmation du culte de la Miséricorde divine dans des formes telles que Faustine les avait transmises. » (EKC, p. 383)

En 1965, l'année de la clôture du concile Vatican II, il déclarait : « *Ce dossier est pour moi le plus important.* » Et l'année suivante, il ouvrait son procès de béatification.

Cette même année, l'évêque de Fatima préparait les célébrations du jubilé des apparitions et il invita Mgr Wojtyła à y participer à la Cova da Iria. Le futur pape Jean-Paul II déclina l'invitation : il répondit à Mgr Venancio, le 5 septembre 1966, qu'il ne lui serait « pas possible d'y aller ».

Mais revenons à sœur Faustine.

« En 1969, le consultant de la Congrégation pour la doctrine de la foi répondit que son procès par la Congrégation pour les causes des saints pourrait être poursuivi à condition d'être séparé de ses visions et révélations. » (EKC, p. 385)

Mais il s'avéra impossible d'examiner ses vertus sans traiter de l'origine de ses visions étant donné la place qu'elles ont tenue dans sa vie.

L'abbé Ignacy Rozycki, ami et ancien professeur de Karol Wojtyła, était convaincu qu'elle avait été « victime d'une hallucination due à l'hystérie. Donc non seulement ses révélations présumées étaient dépourvues de toute valeur religieuse, mais aussi le caractère héroïque de sa vie était caduc. » (EKC, p. 386) Il refusait donc de participer à son procès de béatification.

Sur les entrefaites, il changea subitement de position (sous quelle pression ?) et tenta de justifier les « révélations » en les noyant dans un long commentaire qui comblait leurs lacunes et qui corrigeait les erreurs détectées par le Saint-Office dans les années 1950. Il s'éloignait ainsi de leur sens obvie.

La cause de sœur Faustine put ensuite être menée jusqu'à son terme sans rencontrer d'obstacle insurmontable grâce à la réforme de la procédure des procès de béatification imposée par Jean-Paul II en 1983, dans la Constitution *DIVINUS PERFECTIO MAGISTER*. Un

« serviteur de Dieu » qui « *sent l'hérésie* » peut désormais être béatifié puisque les échanges contradictoires ont presque entièrement disparu de la nouvelle procédure. Ainsi la voie était-elle libre pour la canonisation de Jean-Paul II lui-même sans qu'il soit nécessaire de répondre à l'abbé de Nantes, « avocat du diable ».

Sœur Faustine fut finalement béatifiée le 18 avril 1993. Et pour faire bonne mesure, l'abbé Sopocho le fut aussi, le 28 septembre 2008, pour prix de l'héroïcité de sa désobéissance !

SŒUR LUCIE SUPPLANTÉE.

Quelle était alors l'attitude de Jean-Paul II à l'égard de Fatima ?

Depuis le début de son pontificat, il fuyait et esquivaient les volontés de Notre-Dame, par des manœuvres dilatoires et des contrefaçons de la consécration de la Russie : il était passé, observait notre Père, « d'un semblant de révérence à une hostilité, une lutte, une passion d'écrasement de cet Événement, des prophéties qui l'accompagnèrent et des demandes instantes de la Vierge, farouchement étouffées, refusées... Mystère, oui ! de désunion, mystère profond, non d'Amour, mais de rivalité et d'iniquité dont l'Église souffre et meurt. » (CRC n° 307, novembre 1994, p. 7)

Sœur Lucie, la voyante de Fatima, l'a dit et redit : Ou nous sommes à Dieu, ou nous sommes au diable. Il n'y a pas de moyen terme.

Lors de la canonisation de sœur Faustine le 30 avril 2000, Jean-Paul II se porta garant de ses « révélations ». Les mentionnant à trois reprises dans son homélie, il affirma notamment :

« Jésus a dit à sœur Faustine : *« L'humanité ne trouvera pas la paix tant qu'elle ne se tournera pas avec confiance vers la divine miséricorde. »* (PETIT JOURNAL, p. 132) »

LA VIERGE MARIE... BLESSÉE AU TALON.

Quinze jours plus tard, à Fatima, Jean-Paul II se dévoilait comme « un ennemi de la Sainte Vierge. Qui la blesse au talon. » (*LIVRE D'ACCUSATION CONTRE JEAN-PAUL II*, p. 131)

En effet, lors de la béatification des deux pasteurs Francisco et Jacinta, il ne fit pas la moindre mention du Cœur Immaculé de Marie, ni des pressantes demandes de la Reine du Ciel et de la terre pour accorder la paix au monde.

Le mois suivant, en divulguant l'authentique troisième Secret de Fatima, le cardinal Ratzinger le présenta comme le résultat de « projections du monde intérieur d'enfants qui ont grandi dans une ambiance de profonde piété, mais qui étaient en même temps bouleversés par la tourmente qui menaçait leur époque ».

Jusqu'à la fin de son prétendu commentaire théologique, il insinua que les visions du Secret ne sont

que des affabulations de Lucie, à partir de réminiscences de ses dévotions enfantines : « La conclusion du Secret, écrit-il, rappelle les images que sœur Lucie peut avoir vues dans des livres de piété et dont le contenu provient d'anciennes intuitions de foi. »

Sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé lui avait d'avance répondu en renouvelant son témoignage dans son livre *LES APPELS DU MESSAGE DE FATIMA* :

« Après la description de la vie de ces deux foyers, les Marto et les dos Santos, vous comprendrez sans doute que si les parents des pastoureaux étaient de fidèles chrétiens, ils étaient tout à fait incapables de faire naître dans l'esprit de leurs enfants des idées mystiques, ou d'une spiritualité élevée, comme on en voit dans les Apparitions de Fatima. De telle manière que l'œuvre de Fatima ne peut être que de Dieu entièrement. »

JEAN-PAUL II... L'HÉRÉSARQUE.

Si sous le règne de Pie XII, les visions-révélation de sœur Faustine, rapportées dans le *PETIT JOURNAL*, et dûment examinées par les théologiens du Saint-Office, ont paru « dépourvu de tout caractère surnaturel », comment se fait-il que trente ans plus tard, après le concile Vatican II et sous le règne de Jean-Paul II, aucune objection d'ordre théologique ne subsistait officiellement ?

Quelles sont « les circonstances », pour reprendre l'expression de la Notification du 15 avril 1978, qui expliquent « le profond changement intervenu » ?

Nul doute que ce fut la réforme décrétée à Vatican II.

Ce Concile a opéré une révolution doctrinale sans précédent dans toute l'histoire de l'Église, révolution inspirée pour une part par Mgr Karol Wojtyła, dont la vie a été marquée par une double rupture, philosophique et religieuse.

Notre Père en a publié la démonstration dans son *LIVRE D'ACCUSATION CONTRE LE PAPE JEAN-PAUL II*, demeurée jusqu'à ce jour sans réplique de personne.

Autrefois, observait-il, les catholiques polonais savaient que « la vie n'est qu'un passage difficile, un temps d'épreuve, une "vallée de larmes". Il faut beaucoup prier, comme on a toujours prié, faire pénitence, souffrir, porter sa croix, vaincre le péché, craindre l'enfer, mourir muni des sacrements de l'Église pour aller enfin au Ciel, unique objet de nos travaux. »

Ayant rompu avec cette tradition, la religion du jeune étudiant Wojtyła est devenue une gnose développée à partir d'une erreur fondamentale qui sera insérée dans la Constitution conciliaire *GAUDIUM ET SPES* : « Par son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme. » (22, 2)

Dans cette gnose, la Miséricorde devient un droit de l'homme en vertu de sa dignité sans égale et inaliénable. Donc, tous les hommes sont sauvés.

C'est pourquoi l'abbé de Nantes a publiquement accusé le pape Jean-Paul II d'être un « hérésiarque », c'est-à-dire le créateur « d'une doctrine perfide, contraire à notre sainte religion chrétienne dans son principe, dans son essence et dans sa fin. Qu'il soit donc anathème m'apparaît très certain. » (CRC n° 230, février 1987, p. 1)

Cette accusation demeure en attente d'un jugement infaillible des plus hautes autorités de l'Église.

L'abbé de Nantes n'a pas été écouté parce que les « meilleurs catholiques » ont trop souvent pris pour seule règle de conduite l'obéissance à ceux qui ont autorité dans l'Église. Selon la parole bien connue : « Je préfère avoir tort avec le Pape qu'avoir raison contre lui. »

Et notre Père de leur répondre : « Soyons sérieux. L'important n'est pas d'être avec le Pape. Être avec le Pape n'a d'autre raison que d'être ainsi, par lui, avec Jésus-Christ. Être contre le Pape n'aurait jamais d'autre raison concevable que de rester avec Jésus-Christ, s'il lui arrivait de s'en séparer, ce qu'à Dieu ne plaise ! et de ne plus vivre que dans l'inquiétude d'une telle situation, dans les affres d'une telle contradiction.

« Ce qui importe seul, souverainement, aux âmes mystiques, c'est d'être avec Jésus-Christ. Pour la gloire du Père, pour l'amour de cet Époux et Roi plein de majesté, pour l'intime exultation de l'Esprit-Saint en nous, arrhes et gage de Vie éternelle. Une vie mystique si élevée, si désincarnée que rien ne l'inquiète, rien ne la touche et blesse, rien ne pourrait l'insurger, cesse d'être véritable. Car il tombe sous le sens qu'il ne peut y avoir d'union spirituelle véritable au Dieu trois fois Saint sans le zèle ardent, exclusif, nuptial de l'unique et chaste vérité catholique ! sans l'horreur de toute hérésie comme de tout schisme. » (CRC n° 240, février 1988, p. 8-9)

(père Bruno de Jésus-Marie.

LE prêtre manifeste des entrailles de miséricorde lorsqu'il administre le sacrement de la réconciliation ; il le manifeste dans tout son comportement, dans sa manière d'accueillir, de conseiller, de donner l'absolution... Mais cela vient de la manière dont lui-même vit le sacrement en premier, de la manière dont il se laisse embrasser par Dieu le Père dans la confession et dont il reste dans ses bras... Si l'on vit cela soi-même, dans son cœur, on peut le donner aux autres dans le ministère (Pape François, *RENCONTRE AVEC LE CLERGÉ DE ROME*, 6 mars 2014).



LE MYSTÈRE DU CHRIST ET L'ANTICHRIST

LA reconquête par Dieu de son domaine terrestre malgré les résistances que lui oppose son "Adversaire", le "Prince de ce monde", ne s'est pas arrêtée à la mort du dernier Apôtre ; ce n'est pas non plus une vieille histoire figée dans la lettre morte d'un vieux livre que l'on appelle la Bible. C'est une guerre sainte, qui se poursuit toujours, et plus que jamais aujourd'hui, d'une manière paradoxale, évangélique, selon un plan révélé dans le livre de l'*Apocalypse*. Dieu se combat tout en nous révélant son mystère total. Nous savons que cet affrontement et ce mystère sont tous deux entrés dans leur phase finale ; mais où en sommes-nous exactement ?

Frère Bruno nous le dévoile dans ce numéro. Le mystère, c'est celui de la vraie miséricorde, celle qui brûle dans les Saints Cœurs de Jésus et Marie pour le salut de leurs enfants ; c'est ce pur amour de « *grâce et miséricorde* », sa volonté de tout régir et vivifier de la vie des hommes – même la politique des nations, même les pastorales de l'Église – qui fait peur à nos édiles. Mais une peur telle, qu'ils continuent encore à entourer les apparitions et les messages de Tuy et Pontevedra d'un silence « *décide* » (cf. *supra*, *NOTRE-DAME DE FATIMA, REINE DE MISÉRICORDE*, p. 1-12).

À la divine lumière de la théophanie de Tuy, à la brûlante charité qui s'épanche des saintes plaies du Corps de notre beau Jésus Crucifié, et du Cœur Immaculé de Marie transpercé d'épines, ils ont préféré le rayonnement douteux du Christ polonais de sœur Faustine et de Jean-Paul II : efféminé, sans plaie, sans cœur. C'est son nouvel Évangile quiétiste, charismatique qui s'est par eux imposé à une pauvre église malade du concile Vatican II. Frère Bruno vient de faire toute la vérité sur cette imposture (cf. *supra*, *SŒUR FAUSTINE CONTRE SŒUR LUCIE*, p. 13-30). Par rapport à la littérature faustiniennne et wojtylienne qui va inonder le marché à la faveur des prochaines JMJ de Cracovie, c'est petit, petit comme une graine de sénevé, mais c'est tout puissant de la seule force de la vérité qu'il plaira au Saint-Esprit de faire exploser à son heure. Voilà pour notre pauvre *aujourd'hui* au plus fort de la grande apostasie ; mais pour ce qui est d'*hier*, des lointains temps évangéliques, on croit tout connaître du mystère du Christ et de l'antichrist ; c'est une illusion.

GEORGES DE NANTES, DOCTEUR DE LA PAROLE DE DIEU.

De nombreuses découvertes archéologiques, dont celle, capitale, du Saint Suaire, preuve de la mort et de la résurrection de Jésus, furent suscitées par Dieu

pour venir en aide aux prédicateurs de l'Église afin de soutenir la foi des fidèles dans les derniers temps. Si personne ou presque n'en fit cas, c'est que sous le règne du pape Léon XIII puis sous celui de Pie XI, le mystère du Christ a subi de profondes atteintes, tout d'abord en raison l'hérésie moderniste, puis de l'hérésie démocrate-chrétienne, toutes deux mises à nu et condamnées par saint Pie X. C'est en disciple de ce docteur et saint Pape que notre bienheureux Père a démasqué à son tour les ressorts de ces désorientations diaboliques, particulièrement dans son étude des années 1959 à 1963 sur *LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE ET L'ANTICHRIST*, que l'on trouve dans les tomes I et II des *LETTRES À MES AMIS*. Ce sont pourtant elles qui vont s'imposer à la faveur du concile Vatican II, et faire perdre la foi à notre génération.

L'abbé de Nantes, défenseur de la foi ne s'est pas contenté de s'opposer à cet incroyable travestissement de la personnalité du Christ, il n'a cessé d'approfondir, en fils de l'Église, le mystère de Jésus révélé par les Évangiles. Des références viendront spontanément à l'esprit des disciples du Père, mais il en est une que nous avions oublié, et que frère Bruno nous a fait redécouvrir pendant la Semaine sainte : *JÉSUS DANS SA PASSION* (S 56). Elle a illuminé notre Jeudi saint, tandis qu'une autre retraite : *LA SEMAINE SAINTE ET LE DIMANCHE DE PÂQUES* (S 80) a rempli le même office durant les autres jours saints.

LA SEMAINE SAINTE AU MONASTÈRE

La retraite commença le Mercredi saint à 18 heures par une chronologie de la vie publique de Jésus, dont le but était surtout de nous faire saisir la différence d'intensité entre le ministère du Christ en Galilée et celui qu'il va accomplir à Jérusalem. En Galilée, c'est assez irénique, calme, Jésus vise surtout à la formation de ses Apôtres. Mais c'est au cœur de la Ville sainte, dans le Temple, que le Christ va enseigner et dire toute la vérité sur Lui-même, sur Jérusalem et sur les païens aussi.

Les Synoptiques abordent ces controverses par le truchement de paraboles ; notre Père excelle à nous en faire ressortir le caractère tragique, obvie. Toutes concourent à confondre l'orgueil et l'hypocrisie des scribes et des pharisiens, leur perfide désorientation de la Loi de Moïse surtout : « *On les appellera "perfides" parce que, précisément, cette Loi de Moïse qui était si juste, si libérale, si ouverte à tous les hommes, ils l'avaient rendue peu à peu rigide, dure ; et ces hypocrites s'en servaient pour accabler le peuple de prescriptions sans cesse nouvelles, prescriptions dont eux-mêmes ne se souciaient guère.* »

Pour imposer leur *aggiornamento* de la Loi de Moïse, les pharisiens et les sadducéens vont condamner

à mort le Fils de Dieu ; la destruction de Jérusalem punira ce déicide, tandis que la Bonne Nouvelle du salut sera prêchée aux païens. Notre Père conclut ainsi cette partie sur la prédication à Jérusalem selon les Synoptiques : « *Vous voyez que c'est tout à fait différent de ce qu'on nous enseigne aujourd'hui, où l'on nous montre une sorte de peuple juif et de gens de Jérusalem très huppés et fort intelligents, très connaisseurs de la Loi, gens tout à fait libres et bien disposés, qui finiront par condamner Notre-Seigneur on se demande pour quelle raison, soit par malentendu, disent certains, soit parce que Jésus s'est mis en tort en ne se faisant pas bien comprendre. C'est une déformation absolue de l'Évangile, des trois Synoptiques pour commencer.* »

Quand on ouvre saint Jean, comme le fit ensuite notre Père, l'opposition est encore plus frontale, sans équivoque. Jésus ne parle plus en paraboles, il invective, révèle son identité divine : « *Mon Père et moi, sommes UN* », et celle de ses adversaires qui ont Satan pour père, raison pour laquelle, ils sont menteurs et seront bientôt déicide.

Durant les trois Jours saints, nous écouterons toujours avec grand profit notre Père nous expliquer les offices ou les cérémonies de la liturgie (cf. S 68 : *LITURGIE DE LA SEMAINE SAINTE*). L'Église est Épouse et Mère, cela se sent plus que jamais dans ces offices. Plus nous nous trouvons par elle unis à Jésus, et plus aussi nous prendrons la mesure des froides désorientations que lui a imposées le concile Vatican II, au rebours de toute la Tradition de l'Église...

JEUDI SAINT

Matines à 6 heures pour les quelques amis présents. L'office est long, très long pour les jeunes personnes qui y assistent pour la première fois. Après chaque psaume, frère Alexis éteint un cierge, il y en a quinze. Or, tant de temps déjà écoulé, et à peine trois cierges éteints... « *Mon Dieu, mon Dieu, venez à mon aide...* » Mais voilà frère Christian qui sort de son banc. Que fait-il ? Il pleure ? Presque, il chante les lamentations de Jérémie. À ce coup, on comprend que c'est grave, hier comme aujourd'hui, et on prend patience, mieux, on s'applique à bien chanter au rythme des frères et des sœurs, pour tâcher de consoler Jésus. À la fin des matines, le « *Christus factus est* » retentit, chaque jour un peu plus vainqueur. Oui, vraiment, ces matines de la Semaine sainte avec les frères et les sœurs, cela vaut le voyage...

LE CHRIST-ROI (S 56-1).

Après l'office de prime, nous écoutons la première magistrale conférence de cette journée. « *Mes bien chers frères, je voudrais vous montrer que Notre-Seigneur a été l'athlète de Dieu, avant d'être la*

Victime, Celui qui se laisse battre. Il fallait qu'Il fasse cette démonstration et qu'Il soit reconnu et applaudi par la ville de Jérusalem comme étant le Grand Prêtre, le Prince, le Roi pour que son écrasement ne soit pas un scandale, encore aujourd'hui. »

Et notre Père d'enchaîner les passages des chapitres 7 à 10 de saint Jean, plus sublimes, plus terribles les uns que les autres : « *Je dis, moi ce que j'ai vu auprès du Père ; et vous, vous faites ce que vous avez appris de votre père.* » « *Le père dont vous êtes issus, c'est le diable... c'est un meurtrier dès le début.* » « *Qui de vous me convaincra d'erreur ? Et si je dis la vérité, pourquoi ne croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu, et si vous ne les écoutez pas, c'est parce que vous n'êtes pas de Dieu.* » « *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point ; mais si je les fais, quand même vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres afin d'apprendre et de reconnaître que le Père est en moi et que je suis dans le Père.* »

Notre bienheureux Père ne les lit pas, il les vit. Ce ne sont pas des péripécies qui se succèdent, mais le débit de sa parole, au rythme de son cœur qui vibre à l'unisson de celui de Jésus, tout cela fait que nous sommes – que vous serez si vous écoutez cette conférence – à Jérusalem, aux côtés du Maître, de saint Jean et de Marie-Madeleine. Conclusion : « *Jésus était un être surhumain, le Savant qui sait toutes choses sans avoir fait d'études, le Saint que personne n'a pu convaincre de péché : il faut aimer Jésus, être son disciple.* »

LE CHRIST, SOUVERAIN PRÊTRE (S 56-3).

C'est toute la liturgie du Jeudi saint qui nous révèle ce mystère, mais quel est le prédicateur qui en fait cas depuis le Concile ? L'officiel « *PRIONS EN ÉGLISE* », et à sa suite la plupart des prédicateurs, traite uniquement du lavement des pieds, signe sensible d'un service exemplaire à rendre à tout homme, modèle unique de la charité catholique. Oubliés les sacrements qui confèrent la divine grâce : l'Eucharistie et le Sacerdoce... Notre bienheureux Père, lui, va unir les trois gestes forts de la dernière Cène, et nous plonger au plus chaud du Cœur de Jésus grand prêtre de la Nouvelle et Éternelle Alliance.

« *J'ai tant désiré manger avec vous cette Pâque avant de souffrir.* » (Lc 22, 15) « *Quand on a lu cette phrase avec attention, on se dit qu'il va y avoir quelque chose d'énorme pendant ce repas, une manifestation d'amour que l'on n'oubliera jamais. Or, voici que Jésus se lève pour laver les pieds de ses Apôtres.* » Plutôt que de se cantonner à des considérations moralisantes sur l'humilité et un service tout humain, notre Père, met ce geste singulier en étroite relation avec sa vocation de Rédempteur : « *Je suis venu pour servir et donner ma vie en rançon pour la multitude.* » (Mc 10, 45)

« *Jésus au milieu de ses Apôtres a l'air d'être le Maître et le Roi. En fait, comme le montre le lavement*

des pieds, Il est d'ores et déjà leur Victime, leur Serviteur, leur Esclave, livré à cause d'eux, pour eux. C'est le lavement des pieds qui donne à l'institution de l'Eucharistie sa signification, et qui nous montre que nous sommes dans l'atmosphère de la Rédemption.

« Ceci est mon corps livré pour vous... Ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance, répandu pour beaucoup d'hommes en rémission des péchés... »

« En mangeant ce Corps et en buvant ce Sang, les Apôtres savent qu'ils mangent et qu'ils boivent le Corps et le Sang de Celui qui s'est fait leur esclave pour précisément les laver de leurs souillures, et leur rendre la vie. Chose extraordinaire, c'est Lui qui a la vie et c'est Lui qui est l'humilié ; ce sont eux les pécheurs et ce sont eux qui sont les bénéficiaires. Quel renversement des sorts ! Voilà ce que Jésus a fait à la Cène. »

Cette prodigieuse puissance de sanctification par le Christ en personne ne devait pas profiter aux seuls Apôtres. La Cène doit se reproduire des millions de fois et jusqu'à la consommation des siècles en conséquence de l'ordre du Seigneur : *Faites ceci en mémoire de moi*. Parole créatrice fondatrice du sacerdoce catholique, et qui donne aux prêtres « le pouvoir de recommencer l'œuvre de la Rédemption ».

Avouez qu'il y a là de quoi renouveler notre ferveur de communiants, de ranimer celle de nos pauvres prêtres « en crise d'identité », et de partir à la conquête des « périphéries » avec Jésus Souverain Prêtre, « maître de l'impossible »...

L'Heure sainte qui suivit le dépouillement de l'autel prolongea cette méditation : *L'AUTHENTIQUE DISCOURS APRÈS LA CÈNE* (S 80, 3). C'est un sommet de piété et de science biblique, où notre Père nous montre que saint Jean a regroupé les deux repas, de la dernière Cène et de l'Ascension, en un seul. Se résolvent ainsi des difficultés, des incompréhensions, et se réalise l'objectif que notre Père s'était fixé, de sauver notre foi et de fonder notre piété en toute vérité : sagesse d'un docteur « *in medio Ecclesia* »...

VENDREDI SAINT

La première conférence de la matinée sur *LA CHRONOLOGIE EXACTE DE LA PASSION* (en audio et vidéo : S 91,1) allait illustrer de manière magistrale le propos de notre Père sur la fécondité de la vraie science. Il nous fit part de la découverte, dans les années cinquante, des deux calendriers liturgiques qui avaient cours au temps de Jésus : le traditionnel, celui des Galiléens, et l'officiel, celui des autorités de Jérusalem. Jésus a suivi l'ancien calendrier, et c'est donc le mardi soir qu'il mangea la Pâque avec ses disciples et qu'il fut ensuite arrêté. Ainsi, tous les événements de la Passion prennent leur place, dans l'espace comme dans le temps, et de nombreuses contradictions entre les Évangiles sont résolues. Vraie science qui fonde

et nourrit aussi notre compassion pour Jésus en plus grand et plus long labeur de rédemption. Le mérite de cette découverte revient à une exégète française, ANNIE JAUBERT ; faute d'avoir pu la réfuter, les modernistes, Ratzinger en tête, l'ignorèrent superbement...

À 15 heures, les amis remplissaient la chapelle pour écouter frère Bruno et suivre avec lui l'incomparable Chemin de Croix composé par notre bienheureux Père. En fin d'après-midi, après le chant de la Passion et les grandes prières universelles de l'office des présanctifiés, le sermon « *LE CHRIST RÈGNE PAR LA CROIX* » (S 80, 5), disposa nos cœurs à la touchante cérémonie de l'adoration de la Croix. Notre Père s'attacha une fois de plus à fonder notre piété sur le roc de la vérité historique des faits évangéliques. Il s'y employa en commentant le psaume 21 et le chapitre 53 du prophète Isaïe, puis il conclut ainsi :

« Vous avez entendu les lamentations de Jérémie : les enfants demandent du pain et du vin et il n'y a rien pour les nourrir et soutenir leurs forces. Les enfants sont toujours à demander du pain et du vin ; de génération en génération, ce Pain et ce Vin leur sont donnés abondamment dans le Saint-Sacrifice de la Messe. C'est le Sacrifice de la Croix qui nourrit l'humanité d'une vie surnaturelle, qui la réunit à Dieu dans la Communion mystique de l'Eucharistie. C'est le Sacrifice de la Messe qui est la commémoration de la Croix. Alors, en nous approchant de cette Croix et en la baisant avec beaucoup de foi et d'amour, nous sentirons que nous sommes des privilégiés, que Notre-Seigneur est notre grand bienfaiteur et que nous avons cette chance inouïe d'avoir la foi et de pouvoir l'exercer en pleine clarté, en pleine charité, en pleine espérance, alors que tant d'autres hommes sont tombés dans les ténèbres de l'erreur et de l'incrédulité. Prions pour eux, comprenons notre chance, soyons fidèles à Jésus-Christ ! »

SAMEDI SAINT

Jésus ne souffre plus, il est hors d'atteinte des méchants. L'Église en est soulagée et elle a traduit ce sentiment du cœur en allégeant l'office des matines ; les psaumes sont moins longs, et le grégorien lui aussi anticipe à sa manière, bien sensible, la résurrection de Jésus. C'est la grande paix, la grande solitude du Samedi saint, que notre bienheureux Père nous engagea à passer en compagnie de la Vierge Marie.

LA ROYAUTE UNIVERSELLE DE JÉSUS-CHRIST (S 80, 6).

La grande conférence de la matinée nous fit revivre les événements de la Passion de Jésus et entrer dans le drame intime de chacun de ses acteurs.

Notre Père analyse le cas de JUDAS, et scrute les textes : « *Autrefois, prenant au pied de la lettre la parole de saint Matthieu : "Il s'est repenti", j'avais*

pensé qu'il s'était repenti et qu'il aurait encore pu être sauvé, mais que son acte irrémédiable avait été précisément le désespoir. À la différence de la contrition de saint Pierre qui, ayant renié son Maître, pleura amèrement, Judas, lui, a désespéré.

« Il en a été certainement autrement, parce que saint Jean nous dit que, lorsqu'il eut mangé la bouchée, Satan entra en lui. En annonçant cette dénonciation dont Judas allait se rendre coupable, Notre-Seigneur a eu ces paroles sur lui, les plus terribles qu'on ait jamais prononcées sur un homme : "Celui qui a mis la main avec moi dans le plat, celui-là me trahira, car le Fils de l'Homme s'en va, selon ce qui est écrit à son sujet. Mais malheur à cet homme par qui est trahi le Fils de l'Homme ! Il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût jamais né !" Prenant la parole, Judas, celui qui allait le trahir, lui dit : "Serait-ce moi, Rabbi ?" Il lui dit : "Tu l'as dit !"

« Or, si Notre-Seigneur, à ce moment-là, a dit : "Il aurait mieux valu pour cet homme qu'il ne fût jamais né !" il ne faut pas que les théologiens modernes nous embrouillent. Cela veut dire que Judas est en enfer. »

« ANNE ET CAÏPHE, ces hommes impies, matérialistes, mondains, méritent le nom de déicides. Ils se sont aveuglés volontairement, car ils ne voulaient pas que Jésus règne sur Jérusalem, et prenne leur place. Ils l'ont mis à mort, et maintenant ils le craignent encore, précisément à cause de cette lucidité démoniaque qu'ils ont sur son mystère et sa personne. »

Notre Père en donne des preuves, ne retenons que celle-ci qui atteste aussi de la vérité historique du fait de la Résurrection : *« Le grand signe que Jésus va donner à tous, bons et mauvais, comme l'ultime chance de salut. »* Ils vont payer les soldats de garde afin qu'ils mentent en accusant les Apôtres d'avoir volé le corps. Or, *« jamais il ne sera question du crime d'avoir ouvert une tombe scellée, pourtant puni de mort, et d'avoir enlevé le corps. L'ensemble du Sanhédrin atteste donc de cette manière négative du fait de la résurrection du Christ. »*

LE PEUPLE DE JÉRUSALEM. *« C'est une masse ondoiyante qui fut facilement menée d'un extrême à l'autre. Désorientés par une campagne de calomnies, et aussi par l'attitude de Jésus lui-même se livrant à ses ennemis, les habitants de Jérusalem ont finalement pris le parti du plus fort, celui de leurs chefs qui menaçaient d'exclure de la synagogue les partisans du Christ. »* (cf. Jn 9,21-22)

LES PAÏENS en la personne du petit groupe de Grecs ont participé au triomphe des Rameaux, ils ont été fascinés par la majesté de Jésus. Même les soldats romains qui l'ont pourtant torturé, humilié, ont subi cet ascendant ; et Pilate combien davantage puisqu'il voulut le faire échapper à la jalousie homicide du sanhédrin.

LES DISCIPLES de Jésus, quelques centaines de braves gens. Ils espéraient en Lui avec noblesse, pour la libération temporelle de leur peuple opprimé par des païens – ce qui était insupportable à des juifs –, mais en même temps, pour sa rénovation spirituelle. Les deux disciples d'Emmaüs sont des modèles du genre. *« Admirable innocence des disciples et témoins absolument irrécusables de la vie parfaitement sainte du Christ ! »* (cf. Lc 24,13-35)

LES APÔTRES. Ils sont complètement brisés, pour deux raisons. D'une part, la mort de Jésus est une mort définitive. On n'a pas l'habitude de voir les gens ressusciter (...). Mais ce qui les ronge davantage, ce qui les épuise, ce qui les accable plus que cela, c'est que dans cette mort, ils se sont tous montrés des lâches et l'ont abandonné.

LES SAINTES FEMMES partagent ces sentiments, même si elles ont fait preuve de davantage d'amour, et qu'un plus grand nombre ont été jusqu'à la Croix.

LES INTIMES : Saint Jean et sainte Marie-Madeleine, ils étaient pourtant au pied de la Croix, mais ils avaient perdu la foi. Marie-Madeleine, l'amante du Christ a compensé par son amour, toujours en éveil ; quant à saint Jean, *« il était tout proche de la foi. Cependant, il lui a fallu le signe du Saint Suaire plié à la manière dont Jésus pliait sa couverture de voyage, pour avoir le choc du réel et, de l'incrédulité ou du doute, passer à la foi. »*

L'IMMACULÉE VIERGE MARIE. Notre Père finira en beauté par Elle, car c'est Elle et Elle seule qui dans cette Passion a gardé la foi et l'amour. Elle est debout au pied de la Croix, en épouse corédemptrice, et mère de l'humanité rachetée. Elle ne se rend pas au tombeau, car son Fils ayant dit qu'il ressusciterait le troisième jour, elle le croit et attend sa venue.

Dans l'attente de la veillée Pascale, nos amis passèrent l'après-midi dans la considération d'un autre mystère de mort et de résurrection, *Sacerdos alter Christus*, celui de notre bienheureux Père. Ils regardèrent avec profit les dernières conférences réalisées par notre frère Bruno : *UN PROCÈS... DE BÉATIFICATION* (L158-1) et *SAGESSE SURNATURELLE* (L 158, 2).

Le Saint-Père était présent parmi nous, *« vacillant »*, comme d'habitude... Ses paroles si cordiales, si pleines d'onction spirituelle lors de son homélie de la *Messe chrismale* nous réconfortèrent beaucoup. En revanche, le tour d'horizon politique qui précéda la bénédiction *urbi et orbi*, fit dire à notre frère Bruno que la situation politique était insoluble, bloquée, tant que le Saint-Père n'obéirait pas à la Sainte Vierge... Cela reste donc toujours notre grande intention de prières... S'il y a quelque chose d'efficace à faire, c'est cela...

Le sermon de la Veillée pascale : *TOUT UN PEUPLE DANS L'ATTENTE DE LA RÉSURRECTION* (S 80,7), fut particulièrement savoureux, notre Père parle en témoin

oculaire pour ainsi dire, en ami intime, en confident des uns et des autres. Il nous donne ainsi l'impression de vivre en direct les premières apparitions de Jésus ressuscité à ses pauvres disciples. C'est à écouter. En voici la conclusion :

« Cette nuit, reconnaissons que nous sommes dans un mauvais temps, que notre vie chrétienne est difficile, que nous devons passer, nous aussi par bien des tribulations, autant matérielles aujourd'hui que morales. Chrétiens fidèles à Notre-Seigneur, nous acceptons de traverser ces tribulations, et plus nous avançons dans la vie en portant notre croix, plus la certitude de la résurrection glorieuse est notre espérance. Il nous apparaîtra un jour comme Il est apparu aux saintes Femmes et aux pauvres Apôtres. Il nous reconfortera et Il nous emmènera avec Lui dans la gloire ! »

DIMANCHE DE PÂQUES

Pas de matines, mais un joyeux *Regina Cæli* à 7 heures, suivi des laudes. À l'oraison, méditation du père de Foucauld, lue par notre bienheureux Père, sur L'APPARITION DE JÉSUS À SAINTE MARIE-MADELEINE (S 130, 3 ; 30 mars 1997).

Après tierce, conférence de retraite sur *LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST ET LA VIE ÉTERNELLE* (S 80, 8). Notre Père nous fit remarquer deux choses. Premièrement, combien la douceur de Jésus, sa tendresse, son inlassable condescendance pour le petit peuple de Galilée rendaient davantage crédible la vigueur des invectives qu'il va adresser aux pharisiens, à Jérusalem. Deuxièmement, la polémique, c'est difficile. C'est pourquoi Jésus va s'assurer du concours d'un instrument de choix « pour faire sa propagande » : saint Paul. C'est lui, c'est le témoignage qu'il donne au chapitre 15 de la première Épître aux Corinthiens qui fonde solidement notre foi dans « les faits de la résurrection ». Voilà pour les faits, mais pour le mystère, voici : impossible de goûter la grâce de la Résurrection, de comprendre le dogme de la foi, si l'on ne se reconnaît pas d'abord pécheur, car c'est pour la rémission des péchés que Jésus est mort et ressuscité. Grande union de pensée entre le pape François et le théologien de la Contre-Réforme catholique sur ce point capital.

À 11 heures, grand-messe solennelle de la Résurrection et savoureuse homélie de notre bienheureux Père : *LE PLUS INDUBITABLE DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES* (S 80, 9). La démonstration fut certes scientifique, mais surtout elle fut cordiale. Notre Père nous amusa beaucoup en nous montrant comment les Évangélistes, « Marc le paysan », et « Matthieu le publicain un peu jaloux de Marie-Madeleine, un peu misogyne aussi », se débrouillèrent pour voiler, d'une part les préférences du Cœur de Jésus ressuscité, et d'autre part les nécessaires monitions qu'il dut adresser aux Apôtres.

S'il n'est pas question de l'apparition de Jésus ressuscité à la Sainte Vierge dans les Évangiles, c'est que les cœurs n'étaient pas alors assez purs pour recevoir cette révélation, ni les esprits prêts à entrer dans l'intelligence du mystère de ce cœur à cœur. Mais notre Père, à la suite de saint Ignace et de toute la Tradition de l'Église inspirée par l'Esprit, ne s'en est pas privé...

L'après-midi fut particulièrement joyeux et instructif, grâce une émission de *LA RELIGION EN VRAI*, témoignage de nos trois frères anciens sur « *LA VOCATION DES PETITS FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR AU SEIN DE L'ÉGLISE* ». Elle nous préparait bien au sermon final de la retraite sur *L'APPARITION DE JÉSUS RESSUSCITÉ À SAINTE MARIE-MADELEINE, PUIS À SES APÔTRES AU BORD DU LAC DE TIBÉRIADE*. L'ardent amour de la sainte nous parlait de l'âme de notre bienheureux Père, tandis que la profession de foi de saint Jean : « *C'est le Seigneur !* » et l'ordre du Maître à saint Pierre : « *Toi, suis-moi !* » évoquait l'engagement radical de nos frères anciens à la suite d'un jeune prêtre, *Sacerdos alter Christus*, pour un incomparable service de l'Église...

TROIS PRISES D'HABIT

Isti sunt agni novelli... En ce lundi de Pâques, ils étaient trois à être officiellement reçus dans la "bergerie" de notre bienheureux Père, après avoir effectué leur temps de postulat réglementaire. C'est au milieu d'une magnifique cérémonie que revêtus de l'habit de notre ordre ils revinrent dans le chœur pour recevoir de notre frère Prieur leur nouveau nom, d'éternité. Augustin Issenmann est désormais parmi nous FRÈRE AUGUSTIN DE NOTRE-DAME DE TOUTES GRÂCES, tandis qu'Omblin Bertin et Hélène Henri-Galli, sont devenues SŒUR OMBLINE DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN, et HÉLÈNE-MARIE DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR. *Merci mon frère !* ont-ils tous répondu !

Émotion assurée au chant de *Ecce quam bonum* : accolades entre frères, embrassades entre sœurs, et salutation à la famille... Notre cher "Bon Pasteur" n'a pas succombé sous le poids de tant d'émotions, bien au contraire, il a poursuivi la messe et entonné le *Credo* 3 avec une voix de stentor... Puis vint le moment attendu de l'homélie de notre frère Bruno, particulièrement savoureuse puisqu'il réussit à unir ces trois vocations en une seule « comme dans le mystère de la Sainte Trinité », mais « à condition de tout centrer sur la Vierge Marie, Médiatrice de toutes grâces ; saint Augustin est le "docteur" de la grâce dont le Cœur Immaculé de Marie est la source intarissable, ou plutôt : la "Médiatrice" universelle, puisque cette "grâce" jaillit du Cœur Sacré, transpercé, du Saint Rédempteur, son Divin Fils crucifié qu'Elle nous montre à Pontmain avec l'infinie tristesse du Dieu de pitié dont Elle tient la place, pour allumer dans nos cœurs un ardent amour et désir de la consoler de ce grand chagrin que les

voyants de Fatima ont encore contemplé à Fatima moins de cinquante ans plus tard, sur son Visage empreint de la tristesse de Dieu lui-même, notre très chéri Père Céleste tellement offensé par l'ingratitude de ses enfants adoptifs, rachetés d'un si grand prix... »

Après un joyeux repas en famille, le chapelet, la journée s'acheva par la bénédiction du Saint-Sacrement, et une dernière homélie de notre frère Prieur sur *LA THÉOPHANIE TRINITAIRE DE TUY*, et ses correspondances avec *L'APOCALYPSE*. À la suite de saint Maximilien Kolbe et de notre bienheureux Père, il approfondit encore les motifs que nous avons de croire en la souveraineté royale de l'Immaculée Conception sur la création et son histoire, ainsi que sur la rédemption du genre humain et sur sa sanctification.

PETITE RETRAITE DES ENFANTS

En Bretagne tout d'abord, les 12 et 13 mars, pour frère Gérard, trois frères accompagnateurs, et une centaine de petits enfants. Tout ce beau monde bien accueilli, hébergé, nourrit, grâce aux prouesses de dévouement de nos chers amis. Frère Gérard prépara tout de suite les enfants à faire une bonne confession, « *pas de routine, ni d'Ancien Testament, mais de Nouveau Testament : est-ce que j'aime le Bon Dieu ?* » Il leur donna en exemple les martyrs de la Croisade espagnole de 1936, comme Santiago Mosquera, jeune adolescent de seize ans qui fut martyrisé pour avoir refusé de blasphémer.

Entre le récit des martyrs au fil des diaporamas sur Barbastro, El Pilar, El Valle de los Caídos, et le commentaire des *PAGES MYSTIQUES* sur le baptême, frère Gérard fut intarissable. Le zèle des Pères confesseurs ne fut pas moindre, et surtout leur enthousiasme. C'est une nouveauté qu'il convient de souligner, afin d'en attribuer le mérite, pas uniquement à ces bons prêtres, mais aussi au pape François qu'ils aiment, car ils se sentent soutenus, encouragés par lui. C'est sous leur houlette bienveillante que tout notre groupe put faire le parcours du jubilé et gagner ainsi l'indulgence plénière.

Comme il est de tradition, notre frère refit cette petite retraite à la maison Saint-Joseph les 19 et 20 mars, la fin de semaine des Rameaux. « *ADMIRER, AIMER, SERVIR L'ÉGLISE ET LA CHRÉTIENTÉ* » à l'exemple des saints martyrs, des soldats de la Grande Guerre, et en tout premier lieu grâce à l'exemple de Jésus et Marie. Notre frère Gérard leur apprit ainsi que la vie est un combat contre Satan et le monde, qui consiste d'abord pour eux à aimer le catéchisme et bien l'apprendre.

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

1 VIDÉO (2 heures)	: achat 12€, location 4€.
1 VIDÉO (3 heures)	: achat 18€, location 6€.
DVD	: achat 7.50€.
AUDIO – CASSETTES	: location (uniquement) 1.50€.
CD	: achat 5€.

Ajouter le prix du port. La durée de la location est de deux mois.

◆ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

MARS 2016

- ACT. LE PAPE FRANÇOIS ET JEAN-PAUL II :
LE JOUR ET LA NUIT.

1 DVD – 1 cassette – 1 CD.

- PI 4. 28. FRÈRE FLAVIEN LAPLANTE.

1. FACE AUX PLAIES DU CHRIST.
2. TÉMOIN DE LA CHARITÉ DU CHRIST.

2 DVD – 2 cassettes – 2 CD.

ACT – PI 4. 28, 1-2 : 1 vidéo, 3 heures.

◆ CAMP-RETRAITE DE LA COMMUNION PHALANGISTE 2015.

MARS 2016

- PC 78. L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN.

7. ROME, CITÉ DE SATAN.

1 DVD – 1 cassette – 1 CD.

- PC 78 BIS. LA RELIGION EN VRAI.

VIVRE L'APOCALYPSE.

2. L'APOCALYPSE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

1 DVD – 1 cassette – 1 CD.

PÈLERINS DE CHARTRES

Le dimanche 20 mars, une trentaine de jeunes étudiants de la Permanence renouèrent avec une tradition initiée par messieurs Jean-Loup Perret et Jacques-François Pons en 1973. Départ de la gare de Saint-Piat, une quinzaine de kilomètres d'une marche priante et fraternelle, un sermon de notre bienheureux Père, particulièrement tonique, messe des Rameaux dans la cathédrale en compagnie des jeunes du pèlerinage officiel des diocèses d'Ile-de-France. C'est vraiment une expérience à renouveler, qui en plus d'aérer nos jeunes étudiants parisiens, leur permet surtout d'exercer leur office de Croisés eucharistiques et marials : *Prie, communie, sacrifie-toi, sois apôtre*, et d'obtenir ainsi « *grâce et miséricorde* » pour eux-mêmes, et pour bien d'autres...

(frère Philippe de la Face de Dieu.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0318G80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.